
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08159121 0

Lenormant

HISTOIRE

DES MASSACRES

DE SYRIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest. 21

HISTOIRE

DES MASSACRES

DE SYRIE

EN 1860

PAR FRANÇOIS LENORMANT



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1861

PRÉFACE.

Au mois de juin de l'année dernière je me trouvais en Grèce remplissant une mission archéologique qui m'avait été confiée par le gouvernement français.

Les chaleurs excessives de l'été m'avaient forcé à interrompre mes fouilles d'Éleusis, lorsque survint à Athènes la nouvelle des premiers massacres de Syrie. J'étais libre de mon temps, un bâtiment français stationné au Pirée se préparait à partir pour rejoindre à Beyrouth M. de la Roncière le Nourry et le reste de notre sta-

tion du Levant. Une belle occasion se présentait donc à moi de voir de près des événements qui remuaient profondément mon âme comme celle de tous les chrétiens et de tous les amis de l'humanité, et de parcourir quelques points d'une terre à jamais illustre où les souvenirs de la France des Croisades se joignent à ceux de la Bible; je savais d'ailleurs que dans des circonstances d'une certaine gravité un homme jeune et résolu peut toujours rendre quelques services. Je sollicitai donc le passage à bord du *Héron*, et je partis emportant les fonds d'une souscription organisée à Athènes avec un admirable élan de charité, au récit des désastres du Liban.

Après quatre jours de traversée, nous arrivâmes à Beyrouth le surlendemain du carnage de Déir-el-Kamar, et j'eus l'insigne bonheur d'y être le premier à distribuer les secours des chrétiens d'Europe aux chrétiens persécutés de la Syrie, le premier messager de l'ardente sympathie de tout

l'Occident. Je ne demeurai pas bien des semaines dans ce pays, et les circonstances ne me permirent pas d'y faire de longues excursions. Mais du moins je vis par mes propres yeux l'étendue des désastres, j'allai au bivac de Djounih, serrer la noble main de Kharram, le défenseur du Kesraouan, je parcourus les hôpitaux et je pus semer quelques paroles de consolation et de sympathie. En même temps je recueillis, soit par mes observations personnelles, soit de la bouche de témoins et d'acteurs, les premières informations un peu complètes que l'on ait rassemblées sur les événements dont la Syrie avait été le théâtre.

Ces informations, transmises d'abord dans quelques lettres à un journal de Paris, je les ai toutes réunies dans une brochure écrite immédiatement après mon retour en Grèce, brochure dans laquelle étaient publiées, entre autres, les dépositions mêmes remises aux consulats européens par les

rares survivants de Hasbeiya, de Rascheiya et de Déir-el-Kamar. Mais ce récit contenait quelques erreurs et quelques lacunes, inévitables de la part de quelqu'un qui écrivait au moment même des événements, alors que les vérifications n'étaient guère faciles.

Depuis ma course rapide en Syrie, de nombreux voyageurs français ont parcouru cette terre dévastée. En dehors de ceux qui appartiennent à notre vaillante armée, deux surtout méritent une mention spéciale. Le premier est M. l'abbé de Lavigerie, envoyé pour distribuer les aumônes recueillies par l'OEuvre des Écoles d'Orient, et dont la charité a rendu le nom populaire dans, toute l'Europe. Le second, M. Baptistin Poujoulat, vétéran des voyages dans le Levant, pendant un séjour de cinq mois au Liban et à Damas a procédé à une véritable enquête de laquelle est résulté un gros livre plein de renseignements et de faits d'une haute importance,

intitulé : *La Vérité sur la Syrie et l'expédition française.*

Lorsque, par une décision récente, le comité formé à Paris en faveur des chrétiens de Syrie, m'a fait l'honneur de me confier la mission de rédiger un récit d'ensemble des massacres qui pût être lu de tous, et faire juger par le passé l'avenir qui attend nos frères du Liban et de la terre sainte, si la protection européenne cesse de les couvrir, j'ai dû, pour arriver à ce résultat, accomplir une double opération. Reprendre mon premier récit, puis le corriger et le compléter à l'aide des meilleures informations recueillies par ceux qui sont venus après moi, particulièrement par celles de M. B. Poujoulat, à qui l'on doit d'avoir le premier révélé le véritable caractère du massacre de Damas.

Ce travail a donné naissance au petit volume que je livre aujourd'hui au public. Plus d'un lecteur trouvera peut-être que les crimes racontés dans ce volume sont

tellement révoltants qu'ils sont à peine croyables. Cependant, je dois le déclarer ici, j'ai raconté l'histoire pure et simple dans sa stricte vérité ; je n'ai voulu accorder aucune part à l'imagination, ni même avancer quelques détails qui pourraient être douteux. Il n'est pas un des faits compris dans ce récit qui ne soit certain, et que je ne pusse au besoin, s'il était contesté, prouver par des documents authentiques.

Paris, le 1er mai 1861.

INTRODUCTION.

Quelques notions de géographie et de statistique sont nécessaires, avant de commencer l'exposé des faits qui en 1860 ont ensanglanté la Syrie.

Outre les Ottomans et les musulmans arabes *sunnis* ou orthodoxes, sur lesquels il n'est besoin, ce me semble, de donner aucune explication, on verra dans notre récit revenir souvent le nom de deux races qui complètent la population non chrétienne de la Syrie, les Druses et les Métoualis.

Il n'est certainement personne qui n'ait entendu parler des Druses. Ce peuple n'est pas musulman, mais pour ainsi dire idolâtre, professant une religion toute particulière et

très-obscure, sur laquelle même le beau livre de Sylvestre de Sacy n'a pas jeté une lumière complète. Il semble que ce soit un reste des antiques croyances du paganisme oriental réformé et combiné avec quelques éléments de mahométisme par le calife Hakem, sorte de fou furieux qui régnait au Caire dans le onzième siècle de notre ère et que les sectateurs de cette religion considèrent comme leur fondateur.

Les Druses adorent un Dieu unique assez analogue au dieu d'Épicure, dont l'esprit humain ne peut sonder ni l'essence ni le pouvoir, qui est apparu quelquefois sur la terre sous une forme humaine et dont la dernière incarnation a eu lieu dans la personne de Hakem. Ils rendent un culte à la figure d'un veau qui est pour eux le symbole de cette incarnation. Enfin la vieille doctrine de la métempsycose est admise par ces bizarres fanatiques.

Au reste, ils font tout pour tenir leur religion aussi secrète que possible. Un des préceptes de leurs livres sacrés dit que cette religion étant trop haute pour être connue des infidèles, les Druses, pour mieux en cacher les mystères, doivent professer extérieurement la religion dominante du pays où ils se trouvent.

Ainsi, du temps de l'émir Beschir, où l'élément chrétien était prépondérant dans la montagne, on les voyait venir en masse auprès des missionnaires catholiques et recevoir le baptême; maintenant ce sont les musulmans qui dominent, et les mêmes hommes fréquentent régulièrement les mosquées; dans quelques parties du Liban, des villages entiers de Druses, pour s'acquérir l'appui de l'Angleterre, ont fait profession de protestantisme vingt-quatre heures après l'arrivée du missionnaire, avant même qu'il eût commencé ses prédications. Mais qu'ils se montrent à l'extérieur catholiques, protestants ou musulmans suivant les circonstances, ils n'en demeurent pas moins Druses, et célèbrent entre eux les cérémonies de la religion combinée par Hakem.

Parmi les Druses eux-mêmes, tous ne sont pas initiés d'une manière complète aux mystères de leur religion. La nation se divise en deux classes, les *akkals* ou « ceux qui savent, » et les *djahels* ou « ceux qui ignorent. » Le chef des *akkals*, souverain pontife des Druses, réside au village d'El-Moutna.

Cette population n'est pas restreinte dans le Liban; il y a aussi des Druses dans les districts de la Célésyrie, particulièrement dans ceux de

Hasbeiya et de Rascheiya. Plus loin dans l'intérieur cette nation habite, en grand nombre, tout le massif du Djebel-Haouran, l'Auranitide des anciens. Les Druses du Haouran sont redoutés dans tout le pays environnant pour leur férocité et leur ardeur au pillage.

Autrefois les Druses vivaient dans une grande union avec leurs voisins, les chrétiens maronites, et combattaient à côté d'eux contre la tyrannie musulmane. Depuis un peu plus de vingt ans, les intrigues des Turcs sont parvenues à amener une situation toute contraire et à allumer chez les Druses une haine inextinguible contre les chrétiens. Depuis lors les sectateurs de Hakem sont devenus les alliés constants des mahométans, qui les flattent et les comblent de faveurs, bien que, d'après les prescriptions du Coran, ils dussent inspirer comme idolâtres aux serviteurs de l'islam une bien plus grande horreur que les chrétiens, lesquels sont rangés par le prophète au nombre des *peuples du livre,* ou peuples qui ont une révélation partielle et incomplète, classe intermédiaire entre les idolâtres et les vrais fidèles.

Les Métoualis sont moins connus en Europe que les Druses. Ils forment cependant le tiers

environ de la population du bas Liban. Ce sont, comme les Persans et les Toskhes de l'Albanie, des musulmans *schiites* ou de la secte d'Ali, séparés des *sunnis* ou orthodoxes dès l'an 36 de l'hégire. Ces Schiites maudissent Omar comme usurpateur du califat; Housseïn et Ali sont leurs saints.

Au seizième siècle, les Métoualis étaient maîtres de Baalbek; leur tribu, en grandissant, s'étendit sur les flancs de l'Anti-Liban et dans la plaine de la Bekkaa ou Célésyrie. Plus tard ils passèrent la crête du Liban, et descendirent dans la région autour de Sour et de Sayda. Dans ce pays, ils eurent de nombreuses guerres avec les Druses et les pachas turcs des villes de la côte. En 1777, le fameux Djezzar-pacha les anéantit presque entièrement; et c'est seulement au commencement de ce siècle que, leur race se multipliant de nouveau, une partie d'entre eux put redescendre vers leur ancienne patrie de Baalbek. Aujourd'hui, un certain nombre de Métoualis habitent cette ville et ses environs, sous le gouvernement d'émirs de la famille Harfousch; mais la plus grande partie de la nation est demeurée sur les pentes et dans les vallées du Liban, auprès de Sayda et de Sour. Il y a aussi quelques villages de Mé-

toualis vers la partie haute du district du Kesraouan, auprès du Djebel-Sannin, l'un des sommets les plus élevés de la montagne.

Voilà pour la population non chrétienne. Les chrétiens de la Syrie se divisent en deux communions et trois rites. Deux de ces rites sont catholiques, les maronites et les Grecs-Unis ou melchites; un est dissident, les Grecs dits *orthodoxes*.

Nous n'avons rien à apprendre sur ces derniers, qui sont dans le même cas que les Grecs du reste de l'Orient, et ont accepté comme eux la séparation d'avec l'Église romaine, consommée par Photius et Michel Cérulaire. Les Grecs-Unis suivent le rite grec, se servent du calendrier julien sans la correction grégorienne, ont un patriarche particulier, mais suivent les décrets d'union du concile de Florence, et reconnaissent la suprématie du pape.

Quant aux maronites, ce sont ceux de tous ces chrétiens dont le nombre est le plus considérable. Ils appartiennent au rite syriaque. Leur nom vient d'un saint solitaire appelé Maron, qui vivait vers l'an 400 de notre ère. Maron habitait le désert; et ses disciples, s'étant répandus dans les diverses régions de la Syrie, y bâtirent plusieurs monastères; le

principal était aux environs d'Apamée, sur les bords de l'Oronte. Tous les chrétiens syriaques, qui n'étaient pas alors infectés de l'hérésie des monothélites, se réfugièrent autour de ces monastères, et, par suite de ces circonstances, reçurent le nom de maronites. Plus tard, persécutés par les mahométans, ils se retirèrent sur les escarpements du Liban pour y exercer en paix leur religion.

Les maronites occupent les plus hautes vallées du Liban, dans toute la partie septentrionale de cette chaîne, depuis Beyrouth jusqu'à Tripoli. Dans toute cette contrée ils sont seuls; mais en outre on les trouve mêlés aux Druses et aux musulmans dans la portion méridionale de la montagne, et jusqu'aux environs de Saint-Jean-d'Acre.

Bien que d'origine syrienne, les maronites ne font usage de la langue syriaque que dans les offices de l'Église. Leur idiome habituel est l'arabe; seulement, comme une marque de leur origine, ils l'écrivent souvent avec des lettres syriaques. Dans ce cas, cette langue prend le nom de *Karschouni*.

Les usages de l'Église maronite sont ceux de tous les rites orientaux. Le clergé séculier d'ordre inférieur est marié, et l'épiscopat se

recrute dans les monastères. Les maronites ont un patriarche dont la résidence est située dans le district du Kesraouan, et auprès duquel siége constammant un délégat du pape.

Parmi toutes les populations de l'Orient, il n'en est pas une où l'influence française soit aussi puissante que chez les maronites. Ce sont de véritables Français par le cœur. Ces liens avec notre pays remontent bien haut; ils datent du temps des croisades, du temps où les chrétiens du Liban mirent leurs armes au service de saint Louis, et ils ont été encore resserrés sous les règnes de Henri IV et de Louis XIV. Les beaux établissements que notre clergé possède dans le pays des maronites, contribuent puissamment à entretenir cette action de l'influence française; et grâce aux vastes colléges d'Antoura et de Ghazir, tenus l'un par les lazaristes et l'autre par les jésuites, la langue de la France est familière à tous ceux des chrétiens du Liban qui ont reçu quelque éducation.

Il est impossible de donner des chiffres absolument exacts pour la population d'un pays où la statistique est chose inconnue. On ne peut articuler que des sommes approximatives, bonnes seulement pour donner une

idée de la proportion numérique des différents peuples que nous avons énumérés, les uns par rapport aux autres.

Les chiffres qui ont la plus grande chance d'exactitude sont les suivants :

Pour les chrétiens :

Maronites	250 000
Grecs *orthodoxes*	100 000
Grecs catholiques	50 000
Syriens catholiques	5 000
Syriens jacobites	5 000
Total	410 000

Pour les non chrétiens :

Musulmans orthodoxes	1 200 000
Métoualis	50 000
Druses	75 000
Total	1 325 000

Il faut encore ajouter à ces derniers la population des Ansariés qui habite au nord de Tripoli, population entièrement païenne qui ne laisse pas pénétrer aux étrangers les mystères de sa religion et dont le nombre est inconnu.

Dans le récit que nous entreprenons, nous nous verrons forcé de citer bien des noms de

lieux. Nous prions donc par avance ceux qui se donneront la peine de lire ce petit volume de vouloir bien jeter les yeux sur une carte de Syrie. De cette manière seulement ils pourront se rendre un compte exact des faits que nous retraçons.

Nous allons, du reste, esquisser par quelques traits principaux l'ensemble du relief géographique de la Syrie, particulièrement de la partie de cette contrée qui a été le théâtre des derniers événements.

On retrouve dans toute l'étendue de la Syrie, une disposition uniforme. Parallèlement à la côte de la mer, deux chaînes de montagnes courant du nord au sud et séparées par une large vallée occupée par l'un des principaux cours d'eau du pays. Au nord, l'Oronte coule entre la chaîne du Djebel-Safila et de la montagne des Ansariés à l'ouest, et des sommets d'une moindre élévation qui le séparent à l'est des plaines d'Alep et de Hamah.

Au centre du pays, le Liban et l'Anti-Liban séparés par la vaste et profonde plaine de la Bekkaa que les anciens appelaient Célésyrie ou *Syrie creuse*, forment la partie supérieure du bassin de l'Oronte et le bassin du Laytany. A l'est de tout ce système sont les plaines de

Damas, et derrière le grand désert de Syrie habité seulement par des tribus nomades d'Arabes bédouins.

Quant au sud de la Syrie il constitue le bassin du Jourdain qui commence au Djebel-esch-Scheikh, point culminant de tout le système libanien, traverse les lacs de Houlé et de Tibériade, et enfin vient former la mer Morte au fond d'une dépression de plus de 407 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Le flanc occidental du bassin du Jourdain est formé par le Belad-Bescharah, les montagnes des pays de Safed et d'Acre (haute et basse Galilée), les montagnes de Naplouse et celles de Jérusalem; le flanc oriental par le Djeddaour et le Djalan, dernier prolongement du Djebel-esch-Scheikh, les montagnes d'Adjloun et d'Izalt, enfin le Djebel-Belka.

A l'est du haut Jourdain on trouve un immense accident volcanique, produit d'une convulsion terrestre probablement assez récente; c'est le Djebel-Haouran, dont les laves ont formé un plateau très-difficile d'accès, de près de 32 lieues de circonférence, le Ledjah.

Entre les sources du Jourdain et celles de l'Oronte, du centre de la Bekkaa descend un cours d'eau de second ordre, le Laytany, formé

par plusieurs ruisseaux descendant du versant ouest de l'Anti-Liban et du versant est du Liban. Le Laytany arrose le sud de la Bekkaa, s'engage dans une déchirure vaste et profonde creusée dans le massif sud-ouest du Djebel-esch-Scheikh, et vient se jeter dans la Méditerranée entre Sayda et Sour, les antiques cités de Sidon et de Tyr; à son embouchure il prend le nom de Kasmiyeh. C'est le Léontès des géographes anciens.

En remontant la côte vers le nord, nous rencontrons encore plusieurs autres cours d'eau qui, descendant des sommets de la chaîne du Liban, se jettent à la mer après avoir suivi un cours perpendiculaire à la direction des montagnes. C'est d'abord, pour ne nommer que ceux qui ont quelque importance, le Damour formé par plusieurs ruisseaux dont l'un passe au pied de Déir-el-Kamar, puis le Nahar-el-Kelb qui descend des flancs du Djebel-Sannin et a son embouchure un peu au-dessus de Beyrouth, le Nahar-Ibrahim qui se jette dans la Méditerranée auprès de Djebaïl, l'antique Byblos, enfin la Kadischa venant de la montagne des Cèdres et se terminant à Tripoli. Ces divers cours d'eau forment sur le versant occidental du Liban une série de di-

visions naturelles et comme de lignes stratégiques.

Dans le massif du Liban, la population chrétienne forme la très-grande majorité des habitants. En effet, c'est là qu'habite la presque totalité des deux cent cinquante mille maronites dont nous avons parlé plus haut, tandis que les Druses n'y sont que soixante mille environ, et les Métoualis peut-être trente mille tout au plus.

La région septentrionale de cette chaîne fameuse est entièrement chrétienne, depuis Tripoli jusqu'au Nahar-el-Kelb. C'est là que sont, à peu de distance de ce dernier cours d'eau, dans le district du Kesraouan, la résidence du patriarche et du délégat apostolique, les colléges d'Antoura et de Ghazir, les principaux monastères maronites; en un mot, tous les grands établissements catholiques de la contrée.

Au delà du Nahar-el-Kelb, et tout autour de Beyrouth, s'étend une autre région dont la population est assez également partagée entre maronites et Druses. Le centre de la puissance de ces derniers est dans les districts du Metn, de l'Arkoub et du Schouf; leurs principales bourgades sont Ras-el-Metn et El-Mouktarah. Cependant, au milieu de ces districts presque

entièrement druses, s'élevait avant les derniers événements, isolée des autres contrées maronites, la ville chrétienne de Déir-el-Kamar, ancienne capitale de l'émir Beschir, qui comptait environ six mille habitants.

La partie méridionale du Liban, et surtout le littoral vers Sayda et Sour, sont couverts d'une variété extraordinaire de populations enchevêtrées les unes au milieu des autres : Druses, Métoualis, musulmans orthodoxes, maronites, Grecs-Unis et Grecs *orthodoxes*. On ne trouve de Turcs que dans les cités du littoral, comme à Tripoli, à Beyrouth, à Sayda et à Sour; dans ces villes, du reste, les non-chrétiens sont en grande majorité, sauf à Beyrouth, où l'on ne compte qu'un musulman contre deux chrétiens.

D'après l'organisation du Liban, signée en 1840 par les cinq grandes puissances, la montagne, presque indépendante, se gouvernait par elle-même, et payait seulement un léger tribut à la Porte, laquelle nommait les *kaïmakams*, ou lieutenants qui administraient au sommet de l'échelle, et qui devaient être choisis parmi les gens du pays. La région nord, jusqu'un peu au delà du Nahar-el-Kelb, était soumise à un kaïmakam maronite; la région sud,

à un kaïmakam druse, sauf les deux villes de Zahleh et de Déir-el-Kamar, dont la première se gouvernait elle-même, et la seconde obéissait directement à la Porte.

Voilà pour le Liban. Dans le reste du pays les chrétiens sont comme perdus au milieu de la masse des habitants qui professent la loi de Mahomet. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux chiffres que nous avons donnés plus haut, et de voir ce qui reste de chrétiens, en en défalquant les maronites, en comparaison des musulmans.

La plus grande partie des chrétiens de l'intérieur se compose de Grecs, de l'une ou de l'autre communion. Ils sont répandus dans la Célésyrie et autour de Damas, mêlés à quelques Druses et à des Métoualis, outre ceux de leurs voisins qui professent le culte mahométan *sunni*. Dans la ville même de Damas, qui était le point où l'on en comptait le plus grand nombre avant le massacre, il y en avait à peine vingt-cinq à trente mille, tandis que les musulmans étaient plus de cent quarante mille.

Quiconque a parcouru, même dans une étendue très-restreinte, la Syrie, et surtout la chaîne du Liban, ne saurait jamais oublier la merveilleuse beauté de ce pays. C'est à

bon droit que les maronites prétendent montrer au voyageur dans leur terre natale, au village d'Ehden, la demeure enchantée que que nos premiers pères habitaient avant leur chute. Les sites du Liban sont dignes d'une si haute prétention. Tout ce qui frappe les yeux et l'imagination dans les spectacles de la nature y est réuni : les hautes cimes qui perdent dans les nuages leur front couronné de neiges éternelles, les rochers escarpés et bizarrement fendus par les convulsions de la nature, les précipices que le regard peut à peine sonder et où les torrents roulent en mugissant, la végétation, presque aussi puissante que dans les régions tropicales, la limpidité des eaux que les sources versent en rubans argentés sur les flancs de toutes les montagnes et dans tous les replis du terrain, et par-dessus tout cela, l'incomparable magie du soleil de l'Orient, qui enveloppe chaque objet d'un voile d'or.

La vue de la rade de Beyrouth, à elle seule, vaut le voyage de Syrie. Bien qu'elle ait été décrite ou plutôt chantée par un de nos plus grands poëtes, elle ne jouit pas encore en Occident de toute la réputation qu'elle mériterait. Il serait juste de la citer à côté de celles de Naples et de Constantinople.

Combien de fois nous est-il arrivé, assis à la pointe du Ras-Beyrouth, de demeurer des heures entières absorbé par la contemplation de la scène grandiose qui se déroulait sous nos yeux !

A nos pieds, la mer, s'étendant à perte de vue jusqu'aux dernières brumes de l'horizon, brillante au large et teinte de cet azur qui n'appartient qu'à la Méditerranée, au rivage toute blanchissante d'écume et déferlant sur les rochers avec une violence aussi sauvage que celle de l'Océan sur les côtes de Bretagne. Sur terre, au premier plan, la ville de Beyrouth avec ses fortifications bâties par Fakr-ed-Din et ruinées par les boulets anglais de 1840, qui baignent leur pied dans la mer, avec les minarets de ses mosquées, ses maisons blanches, ses consulats dont les grands pavillons aux couleurs des diverses nations européennes flottaient au gré du vent, avec ses vergers qui enchâssent la cité dans une ceinture d'émeraude et s'échelonnent en amphithéâtre, entremêlés de riantes habitations sur les flancs arrondis d'une colline peu élevée. Tout autour les crêtes du Liban, couvertes de cultures jusqu'à la région des nuages, parsemées de villages, forment comme un cirque immense

que domine au nord le sommet du Sannin, couvert de neige au cœur même du mois de juillet et resplendissant, comme ces pics de diamant dont parlent les *Mille et une Nuits*, sous une intensité de lumière dont rien en Occident ne saurait donner une idée.

Mais quelles tristes et déchirantes réflexions éveillait en nous ce spectacle enchanteur, dans les circonstances où nous le contemplions! Rien peut-être ne saisit plus douloureusement l'âme que le contraste d'une nature radieuse, parée comme pour une fête, avec les ruines, le carnage et les désastres de toute nature qu'y répand un fanatisme barbare.

Il n'est pas au monde un pays plus beau, plus fertile que la Syrie, un pays appelé par la Providence elle-même à plus de prospérité et de splendeur. Sous un gouvernement régulier et civilisateur, cette contrée redeviendrait bien vite ce qu'elle était dans les âges bibliques, la terre promise, le jardin de l'Asie. Mais aussi, lorsqu'on pense à ce qu'elle pourrait être, avec quelle énergie ne doit-on pas maudire les hommes et le gouvernement qui ne savent faire régner que la dévastation et la guerre là où devraient fleurir l'abondance et la paix!

PREMIÈRE PARTIE

LE LIBAN

LE LIBAN.

I

Le drame lamentable dont la Syrie a été le théâtre n'a pas éclaté subitement.

Depuis longtemps les musulmans le préparaient. Pour en retrouver toutes les causes il faudrait remonter jusqu'en 1840, à l'époque où des événements qui faillirent allumer une guerre européenne brisèrent le sceptre de l'émir Beschir. En 1845 et 1846 une guerre analogue à celle de 1860, marquée aussi par des scènes horribles, mais que les derniers événements ont laissées bien loin dans l'ombre, désola le Liban. Cependant une fois cette guerre terminée, le pays était rentré dans une paix relative, et pendant une dizaine d'années on

put croire que les haines dont la première explosion avait eu des résultats si tristes, s'étaient quelque peu apaisées.

Mais à peine la lutte gigantesque entre la France, l'Angleterre et la Russie s'était-elle terminée par le traité de Paris et la proclamation du *hatti-houmayoun*, que le fanatisme musulman, humilié par ce dernier acte, où les chrétiens étaient mis sur le même pied que les sectateurs de l'*islam*, se réveilla partout, en Syrie aussi bien que dans le reste de l'Orient. Les scènes sanglantes de Djeddah, de Candie, les massacres de la Bosnie, presque comparables à ceux du Liban, jetèrent une lueur sinistre sur le sort que les passions de la plèbe mahométane réservaient aux chrétiens partout où ceux-ci seraient les moins forts.

Vers le même temps des symptômes d'une crise prochaine commencèrent à se montrer en Syrie. A partir de 1858, les intrigues musulmanes y prirent un caractère d'ardeur tout particulier. Les représentants officiels du gouvernement de la Porte eux-mêmes travaillaient activement à réveiller toutes les vieilles discordes entre les Druses et les Maronites, excitaient sous main parmi ces derniers quelques cerveaux brûlés qui croyaient les circonstances

favorables à une guerre, poussaient d'un autre côté les idolâtres adorateurs du veau à profiter de leur supériorité militaire pour écraser les serviteurs du Christ et pour s'enrichir à peu de frais par le pillage, enfin pendant ce temps désorganisaient, en faisant appel à l'envie et aux passions démocratiques, l'antique constitution de la montagne chrétienne.

Il y avait bien des torts, et des torts anciens de la part des émirs et des scheikhs maronites vis-à-vis de leurs paysans, aussi fut-il facile d'armer ces derniers contre eux et de faire éclater une guerre intestine que le clergé eut le tort de ne pas empêcher.

C'est dans le livre de M. Baptistin Poujoulat que l'on trouvera le récit le plus complet de la révolte des paysans en 1858, et surtout l'exposé de la part qu'y eurent les autorités musulmanes, ainsi que de la relation qui existait entre cette guerre et les préparatifs d'anéantissement des chrétiens. Nous ne le reproduisons pas ici, car nous voulons être bref, et en même temps nous sommes impatient d'arriver aux faits mêmes qui ont justement remué tous les cœurs en Europe.

Les complications préparées de si longue date et avec autant de soin furent au moment d'éclater un an plus tôt qu'on ne voulait.

Le 15 août 1859 une querelle au sujet d'un mouton devint le prétexte d'un furieux combat entre Druses et chrétiens, lequel se termina par l'incendie complet du village mixte de Beit-Méri, où ces faits s'étaient produits. Un moment on craignit de voir les deux peuples qui se partagent le Liban, se lever en masse l'un contre l'autre, et renouveler les combats de 1845; mais l'intervention prompte et énergique des consuls arrêta tout. D'ailleurs, il paraît que les musulmans ne trouvaient pas les choses assez prêtes pour l'exécution de leur plan, et craignaient qu'en se révélant trop tôt il ne fît qu'avorter. En effet, Khourchid-pacha, gouverneur général de Beyrouth, dont nous raconterons plus loin l'infâme conduite dans les récentes tragédies, déploya l'année dernière la plus grande activité pour faire cesser le conflit qui s'engageait. Seulement ce conflit lui servit de prétexte pour établir pendant quelques mois un camp de troupes ottomanes à Djounih, au cœur même du Kesraouan. Une propagande révolutionnaire des plus actives partait de ce camp, excitait les paysans maronites contre les émirs, et complétait la désorganisation des districts chrétiens en y soufflant un esprit de désordre.

L'hiver se passa là-dessus sans autre chose qu'une grande agitation dans toutes les parties du Liban. De chaque côté on se préparait à une lutte imminente, et quelques banquiers maronites de Beyrouth, qui servaient dans la ville de procureurs à leurs coreligionnaires, s'efforçaient de faire passer dans la portion chrétienne de la montagne un certain nombre de fusils et de la poudre pour mettre la population, désarmée presque entièrement depuis les événements de 1845, en état de se défendre dans le cas d'une agression des Druses.

Enfin au printemps de 1860, les organisateurs musulmans de l'affaire jugèrent le moment favorable venu.

Dans les premiers jours du mois de mars, une réunion secrète eut lieu à Damas dans une pièce reculée du sérail ou palais du gouverneur, sous la présidence d'Achmet-pacha, gouverneur civil et général des armées de l'Arabistan, l'un des plus brillants officiers de la Turquie, élevé en Occident, célèbre par la défense de Kars qu'il dirigea avec le général Williams. Les membres de cette réunion, car leurs noms méritent d'être conservés dans l'avenir, étaient Abdallah-el-Halébi, scheikh-oul-islam ou chef de la religion musulmane à

Damas; Zahir-effendi, moufti ou ministre de la religion de Mahomet; puis les principaux notables musulmans de la cité : Amar-effendi-Ghazi, juge au tribunal criminel, Achmet-effendi-Hassibi-Abd-el-Hadi-el-Oumari, Abdallah-Bey-Nassif-pacha, Mohammed-Bey-Hadmé, Ali-Bey, Assaad-pacha et son père Abdallah-Bey. Enfin on y remarquait Achmet-effendi, kihaya ou lieutenant du pacha de Beyrouth et de Sayda-Khourchid, venu exprès de Beyrouth pour représenter son chef au conciliabule et y prendre les dernières instructions sur ce qu'il y avait à faire.

La délibération fut longue et animée. Tous les griefs des *croyants* contre les *infidèles* y furent exposés de nouveau : progrès croissant des richesses des chrétiens; prépondérance de plus en plus grande des consuls européens en Turquie; édiction du hatti-houmayoun contraire à l'esprit et à la lettre du Coran; danger que toutes ces causes faisaient courir à l'islamisme et à l'empire du sultan. On chercha les moyens de s'opposer à tant de périls. Enfin, par un *fetva*, ou décision religieuse motivée sur un texte du prophète, Abdallah-el-Halébi déclara que les chrétiens ne pouvaient pas être les égaux des musulmans;

qu'ils ne pouvaient être que tolérés au sein de l'islamisme; qu'ils ne pouvaient racheter leur tête qu'en payant le *kharatch* ou la capitation supprimée par le hatti-houmayoun; qu'un pareil état de choses ne pouvait plus être supporté et qu'on ne pouvait y mettre un terme que par l'extermination générale des chrétiens[1].

Achmet-effendi se fit fort avec Khourchid-pacha de décider les Druses à concourir à cette œuvre à laquelle ils se préparaient de longue main et à laquelle on les avait vivement excités. Puis après être convenu de tout on se sépara.

Le sort des chrétiens de Syrie était décidé!

II

Le 17 avril un parti de Druses envahit subitement le couvent grec catholique d'Ammik, situé dans les environs de Déir-el-Kamar. Le monastère fut pillé et incendié; le P. Atha-

1. C'est M. Poujoulat qui a mis le premier ces faits en lumière.

nase, supérieur, égorgé. L'autorité ne fit même pas mine de rechercher les auteurs de cette agression que rien n'avait provoquée.

Quelques jours après Kassim-Bey, scheikh druse au service de Saïd-Bey-Djemblat, protégé anglais, et l'un des chefs les plus influents du pays non chrétien, vint s'établir tout auprès de Sayda suivi de quelques Druses et de quelques musulmans de l'Aglin-el-Arkoub. Des émissaires des autres chefs idolâtres firent de même auprès de Beyrouth.

Le 26 Kassim-Bey vint en ville et eut avec le moudir ou gouverneur de Sayda un long entretien dont rien n'a transpiré. Ce qu'on sait seulement, c'est que dès le lendemain on remarqua une grande agitation dans la population musulmane qui se procurait des armes à tout prix. Le même jour, 27 avril, trois chrétiens du village de Katouli furent assassinés par les Druses de la suite de Kassim-Bey.

A dater de ce moment il ne se passa pour ainsi dire pas de jour que quelque chrétien isolé ne fût tué dans une partie ou l'autre des districts druses. Le plus éclatant de ces assassinats fut celui d'un prêtre maronite.

Néanmoins, on espérait encore que les événements tarderaient à éclater jusqu'à la fin de

l'été, et que l'on pourrait peut-être les prévenir. En effet, on approchait du moment de la récolte des cocons; et, comme l'interruption de cette récolte cause un égal dommage aux Druses et aux Maronites, d'ordinaire, même dans les guerres les plus vives, toutes les hostilités cessent à ce moment.

Mais cette espérance fut bientôt déçue. Le 14 mai vit aux environs de Sayda un premier engagement entre les deux populations rivales. Les chrétiens de Katouli, assaillis par les Druses, se défendirent à coups de fusil, tuèrent deux de leurs agresseurs et en blessèrent un troisième. Cette échauffourée fut le signal de nouveaux excès de la part des Druses. Les entrevues secrètes de Kassim-Bey et du moudir de Sayda devinrent de plus en plus fréquentes. Campé à la porte de la ville, Kassim-Bey faisait fouiller par ses hommes tous les chrétiens qui en sortaient, leur enlevait leurs armes et leurs munitions, ne laissant que les Druses et les Turcs aller et venir librement, s'armer et s'approvisionner de poudre et de plomb.

Les assassinats se multiplièrent encore. Le 18 mai, à la suite d'une querelle entre un chrétien et un musulman de l'El-Arkoub, ce dernier fut blessé d'un coup de couteau. Le

chrétien fut arrêté; mais cela ne suffisait pas à Kassim-Bey et à ceux dont il était l'agent. Il prit le musulman blessé et le transporta dans la ville de Sayda, suivi d'une centaine de Druses criant aux musulmans que c'était un chien de chrétien qui avait blessé un des leurs, et qu'il fallait en tirer vengeance. Probablement on espérait amener par là, dès ce jour, un soulèvement de la population mahométane et un massacre des chrétiens. Mais l'intervention de quelques personnes fit éviter le danger, et cette scène si bien combinée n'eut pour résultat que d'augmenter l'excitation de la populace musulmane.

Sans que les choses eussent été encore aussi loin qu'à Sayda et dans les environs, la situation des districts autour de Beyrouth était aussi très-grave. Bientôt l'horizon devint tellement menaçant, que le 20 mai les principaux négociants de Beyrouth, réunis dans une des salles de la Banque ottomane, signèrent une pétition adressée aux consuls des diverses puissances, pour leur demander d'agir auprès du pacha dans le but de maintenir la sécurité de la ville et la paix de la montagne, absolument nécessaires à la continuation des transactions commerciales.

Deux jours après, une petite action avait lieu sur les bords du Nahar-Beyrouth, pour ainsi dire aux portes mêmes de la ville. Dix ou douze paysans druses arrivaient pour chercher quelques-uns des leurs, employés dans des filatures auprès de la rivière, et les emmener avec eux dans la montagne. Ils rencontrèrent quelques chrétiens, armés comme eux. Des paroles, puis des injures furent échangées de part et d'autre, et bientôt des injures on en vint aux coups. Une fusillade s'engagea, dans laquelle, je dois le reconnaître, les premières balles partirent du groupe des chrétiens. Les Druses se retranchèrent dans une maison où ils furent assiégés; et quand cette rixe sanglante se termina, un Druse était étendu mort sur le carreau, et deux autres grièvement blessés, ainsi qu'un chrétien qui fut aussitôt porté à l'hôpital de nos Sœurs de charité françaises.

III

L'autorité locale eût pu encore, après la collision du Nahar-Beyrouth, si ses intentions avaient été loyales et pacifiques, prendre quelques mesures contre les auteurs de cette collision, et, par un exemple, assurer le maintien de la tranquillité. Elle n'en fit rien, et le lendemain encore un chrétien fut massacré auprès de Déïr-el-Kamar sans que ses assassins fussent poursuivis.

Trois jours se passèrent encore dans cette situation tendue. La guerre pouvait être considérée comme ouverte, mais de nouveaux conflits n'avaient pas encore éclaté. Le gouverneur de Beyrouth faisait force préparatifs militaires et on pouvait espérer encore que c'était avec l'intention d'exercer la police dans le pays. Il n'y avait à Beyrouth que 750 hommes du Nizam ou infanterie régulière; mais le pacha écrivait à Damas, à Naplouse et à Jérusalem qu'on lui envoyât des renforts, et il ras-

semblait de tous côtés des bachi-bouzouks, Arnautes ou Albanais, Ottomans de Tripoli, enfin jusqu'à des Bédouins des tribus nomades de la Bekkaa que nous avons vus camper au milieu des places de Beyrouth, vêtus de leurs abayas rayés de brun et de blanc, armés de leurs longues lances, sous leurs petites tentes noires en poil de chameau.

Le 29 mai au matin les troupes régulières et irrégulières sortirent de la ville et vinrent établir un camp au pied de la montagne, à deux heures environ de Beyrouth, à côté du village de Baabda. Vers le midi Khourchid-pacha quitta lui-même le sérail et se rendit au camp, où sa tente demeura dressée depuis lors, pour arrêter, disait-il, les désordres qui commençaient, mais en réalité pour se soustraire à l'influence des consuls, et pour se mettre dans un rapport plus direct et plus facile avec les chefs des Druses.

Il est d'usage que, lorsque le gouverneur général quitte la ville ou y rentre, l'artillerie de la grande caserne fortifiée qui domine Beyrouth, fasse quelques décharges pour saluer son départ et son arrivée. Dans le cas actuel ces décharges servirent de signal.

Au moment où les premiers coups de canon retentissaient, une vive fusillade éclatait subitement dans le village de Beit-Méri, théâtre des événements du 15 août 1859, et bientôt toutes les maisons de ce village, aussi bien dans la partie druse que dans la partie maronite, devinrent la proie des flammes. Les deux partis en cet endroit étaient prêts au combat; aussi fut-il très-vif. On se fusilla de part et d'autre avec acharnement jusqu'à minuit, et l'obscurité ainsi que la ruine complète du village mirent seules fin à la lutte. Des deux côtés alors on se replia, évacuant les débris de Beit-Méri, les chrétiens sur Aïn-Saadé, résidence de l'évêque maronite Tobie, et les Druses sur Abâdîyeh, leur quartier général. Un poste de trente à quarante Albanais irréguliers à la solde du gouvernement se trouvait dans le village de Beit-Méri; ces soldats prirent fait et cause pour les Druses, et la rumeur publique les accuse d'avoir mis eux-mêmes le feu aux premières maisons chrétiennes incendiées. Ainsi, dès le premier jour, la complicité des troupes du sultan avec les sectateurs de Hakem éclatait d'une manière évidente.

Tandis que cela se passait à Beit-Méri, les

Druses de Metn incendiaient la partie chrétienne du village d'Arsoun, brûlaient Keneïseh, Zendouka et quelques autres petits villages chrétiens dont la population était peu nombreuse, puis, après ces exploits, se repliaient sur Ras-el-Metn, leur principale bourgade dans ce district.

Le lendemain 30 la dévastation s'étendit dans une proportion immense tout autour de Beyrouth.

Tous les villages situés au pied de la montagne, et entourant le camp du pacha, Areiya, Baabda, El-Hadeth, Kefr-Schîma, et d'autres encore furent pillés et détruits dès le matin. Partout, les bachi-bouzouks, qui étaient sortis de la ville avec le pacha, se répandaient dans la plaine, donnaient la main aux Druses, et rivalisaient d'ardeur avec eux pour l'incendie, le pillage et le massacre. Les horreurs commises dès lors par ces soldats irréguliers sont au-dessus de toute expression, et en bien des endroits ont révolté les Druses eux-mêmes. En effet, ceux-ci sont féroces et pillards, ils tuent leur ennemi avec des raffinements de cruauté, mais en même temps ils ont certaines vertus chevaleresques qui un jour se sont si brillamment personnifiées dans la figure de

l'émir Fakr-ed-Din. Aussi un Druse frappe rarement un être faible et désarmé, un vieillard, une femme, un enfant, surtout jamais il ne tentera de souiller l'honneur d'une femme prisonnière. Au contraire, dès le premier jour où ils se sont répandus dans la plaine, les bachi-bouzouks n'ont rien épargné. La plume se refuse à décrire tous leurs actes de barbarie; et nous autres Européens, avec nos mœurs adoucies par la civilisation chrétienne, nous ne pouvons croire à de semblables abominations que lorsque nous les avons vues de nos yeux. Ici c'étaient les enfants que l'on coupait en quartiers ou bien qu'on lançait en l'air pour les recevoir sur la pointe des yatagans; là de jeunes filles violées et ensuite égorgées; ailleurs des vieillards à qui l'on cassait les quatre membres à coups de crosses de fusil et qu'on laissait mourir lentement sur la place au milieu des plus atroces douleurs. Mais je m'arrête; j'aurai l'occasion de revenir encore bien des fois sur des raffinements de cruauté analogues, et il me faudrait trop de temps si je voulais énumérer tous les supplices inventés par la fertile imagination des bachi-bouzouks.

Quant au gouverneur Khourchid, bien loin de s'interposer pour arrêter les incendies et

les massacres, bien loin d'essayer de retenir ses soldats ou de faire marcher contre eux les compagnies de troupes régulières dont il disposait, il demeurait tranquillement assis à la porte de sa tente, fumant gravement son chibouk, et regardant brûler les villages chrétiens. Celui de Baabda fut pillé et détruit à deux portées de fusil au plus de sa tente, sans qu'il sortît de son impassibilité. Il ne se bornait même pas là : il encourageait du geste et de la voix, en les traitant de héros, de défenseurs de la vraie foi, les Druses qui passaient à portée de lui. Cependant, à la fin de la journée, il fit une sorte de démonstration, soi-disant pour témoigner de son impartialité et de son énergie dans l'œuvre du rétablissement de la paix.

Voici en quoi consista cette démonstration. Deux coups de canon *à poudre*[1] furent tirés sur un parti de Druses qui se trouvait auprès du camp, et plusieurs coups de canon *à mitraille* sur une troupe de cinq cents chrétiens qui venaient des environs de Bikfaiya, sous la conduite d'un certain Tanious-Schahin, au secours de leurs frères attaqués.

1. Le *Journal de Constantinople* lui-même l'a avoué.

En effet, les Maronites opposaient une vigoureuse résistance, quoique moins bien armés et moins bien organisés que leurs agresseurs. Sur plusieurs points même ils avaient le dessus. Les chrétiens du Metn, revenus de la première surprise que leur avait causée l'attaque de la veille, repoussaient les Druses, et, prenant l'offensive à leur tour, mettaient le feu à la partie non chrétienne du village d'Arsoun, ainsi qu'à Bzibdin et à Kournayil.

Le même jour, le grand et beau village chrétien de Hammana est assailli par un fort parti de Druses. Beaucoup d'habitants prennent la fuite, mais une cinquantaine d'hommes demeurent pour défendre leurs foyers, et combattent héroïquement pendant cinq heures consécutives. Enfin, les Druses reçoivent des renforts, et restent maîtres du village. Les femmes et les enfants qui ne s'étaient pas enfuis vers Beyrouth, avaient trouvé un refuge dans la filature française dirigée par M. Bertrand. Elle est épargnée. Mais dans le même village se trouvait installée l'administration des travaux de la route carrossable de Beyrouth à Damas, entreprise par une compagnie française. Les personnes des agents de cette com-

pagnie sont respectées, et les effets de l'entrepreneur sont sauvés; mais ceux de l'ingénieur et de plusieurs autres employés sont pillés, ainsi que les plans, devis et études de la route, que l'on se hâte de brûler comme des sortiléges des Francs. La maison où était installée l'administration de la route de Damas avait arboré le drapeau tricolore en signe de protection. La vue de ce pavillon, si respecté jusqu'alors, dont les plis couvraient comme d'une égide inviolable celui qui l'arborait, n'arrête pas un instant les Druses, et, après avoir été pillée, la maison qu'il surmontait est détruite par les flammes. Interrogés sur cette différence de conduite relativement à l'établissement de M. Bertrand et à la maison des agents de la route de Damas, les Druses répondent qu'ils ont *reçu l'ordre* d'épargner les filatures, mais rien autre chose.

Pour terminer les scènes de la journée du 30 mai, il me reste à parler du sort des habitants de El-Mouhallakat-ed-Damour. C'est un village situé près des bords du fleuve Damour, à l'extrémité méridionale de la plaine de Beyrouth. Bien que sa population fût toute chrétienne, il dépendait du Kaïmakamat druse; et lorsque les premiers bruits d'une guerre pro-

chaine avaient éclaté, Kassim-Bey avait déclaré le prendre sous sa protection spéciale. Inquiets, malgré cette déclaration, les habitants avaient envoyé une députation à Khourchid-pacha qui leur avait répondu : « Vous n'avez rien à craindre, puisque Kassim vous protége. Mais si vous avez des craintes, venez vous réfugier à Beyrouth sous ma sauvegarde. »

Malgré ces annonces rassurantes, dès le premier jour des massacres, le village fut assailli par une bande de Druses qui se mirent à saccager et à incendier les maisons. Alors la population, effrayée de cette attaque, mais confiante dans la promesse du pacha, prit le chemin de Beyrouth. Elle était environ à la moitié de sa route, lorsqu'elle fut cernée et assaillie par les Druses, conduits par leur kaïmakam en personne, qui massacrèrent là une grande quantité de femmes et d'enfants, lesquels se laissèrent égorger comme de pauvres victimes sans défense.

IV

La journée du 31 mai fut témoin du dernier effort de résistance des chrétiens aux environs de Beyrouth. Ils avaient eu quelques succès la veille. Mais, pour maintenir cette heureuse fortune, les chrétiens du district où les combats s'étaient engagés avaient besoin de ne pas demeurer seuls. Il leur fallait l'appui des populations des districts entièrement chrétiens, particulièrement celui de leurs voisins, les belliqueux habitants du Kesraouan, la terreur des Druses. Or, Khourchid-pacha en établissant son camp près de Baabda se trouvait, par un hasard qui semble singulièrement prémédité, avoir intercepté la seule route par laquelle les gens du Kesraouan pouvaient venir au secours des Maronites chez lesquels avait commencé la lutte. De plus, en faisant tirer le canon la veille sur la troupe de Tanious-Schahin, il avait donné la preuve que si les guerriers du Kesraouan s'avançaient vers le

Metn, il s'opposerait par la force à leur marche.

Cependant le 31 dans la matinée une bande de chrétiens venant de toutes les parties du Metn et forte de deux à trois cents hommes, poursuivant l'offensive reprise la veille par les Maronites, vint attaquer les Druses dans leur quartier général d'Abâdîyeh. Malheureusement les éléments qui composaient cette bande n'avaient ni homogénéité ni cohésion, et elle manquait d'un chef habile. Les Druses, commandés par leurs scheickhs, sortirent d'Abâdîyeh au nombre de huit cents, bousculèrent leurs assaillants mal exercés, et, marchant en avant à leur tour, incendièrent une dizaine de villages sur le versant du Liban, en face de Beyrouth. En un instant, Deïr-el-Kalaah, Aïn-Bardé, Aïn-Saadé, Broummana, Mar-Ischaya, Babdat et Behannis devinrent la proie des flammes. La montagne entière était couverte de feu, et l'on entendait dans toutes les directions retentir les détonations des coups de fusil. Le seul village de Roumi, dans toute cette région, opposa une résistance assez énergique et assez persévérante pour lasser les efforts des Druses secondés par les bachi-bouzouks et se préserver de la destruction.

Quelques instants après, une autre troupe de quatre à cinq cents Druses sortait de Ras-el-Metn, descendait dans le district du Metn et y brûlait tout ce qui restait encore debout en fait de villages ou de hameaux chrétiens. Arbânîyeh, Dleibir, Esch-Schouweïra, le couvent de Keneïseh, épargné la veille dans l'incendie du village voisin, sont détruits de fond en comble. La même bande passe au pied de la filature française d'Aïn-Hamadé, dirigée par M. Mourgue; mais, par suite de l'ordre donné de respecter les établissements de ce genre, les Druses ne tentent rien contre la filature. Ils s'efforcent, au contraire, d'en rassurer le directeur : « Ne craignez rien, lui crient-ils en passant, restez tranquillement chez vous, personne ne vous touchera. »

La même journée du 31 d'autres bandes de Druses et de bachi-bouzouks se répandent dans les vallées de Hammana et de Koreh, et y réduisent en cendres toutes les maisons chrétiennes. En un mot, le mouvement des Druses se régularise de plus en plus, et la destruction de toutes les demeures maronites, ainsi que le massacre des habitants, se complètent d'une manière méthodique dans toute l'étendue des districts du Metn et du Ghourb, de façon que

rien n'échappe aux dévastateurs. Cependant, au milieu de toute cette destruction, la filature de MM. Portalis à B'téther, et celle d'un Grec, ancien officier de la marine française, M. Veltakis, à El-Meteïn, sont épargnées comme celles de Hammana et de Aïn-Hamadé, et d'après les mêmes ordres. MM. Portalis ont même le courage, que l'on ne saurait assez louer, d'ouvrir leur filature comme un refuge aux chrétiens poursuivis de leurs environs; et, quoique voyant cela, les Druses les plus acharnés au massacre s'arrêtent au seuil de la porte sans oser le franchir, tant les ordres qu'ils ont reçus sont formels.

En trois jours soixante villages, riches et florissants la veille, avaient été réduits à l'état de monceaux de ruines informes.

Voyant la conduite du pacha, voyant qu'une partie des troupes turques se joignait à leurs ennemis pour les attaquer, les chrétiens du Metn et du Ghourb avaient perdu tout courage pour se défendre. Dans les derniers villages qu'ils détruisirent, les Druses ne rencontrèrent plus de résistance. Bientôt on vit une foule éperdue se précipiter sur Beyrouth pour y chercher un refuge dans les églises, dans les consulats, dans les maisons particulières; les

égorgeurs la poursuivaient jusqu'aux portes de la ville.

La terreur était générale à Beyrouth, chacun se barricadait dans sa maison, se préparant au besoin à y soutenir un siége.

En présence d'une si horrible situation, les consuls européens se réunirent en conseil et décidèrent de faire, sous forme de communication verbale auprès du pacha, une démarche qui le rendrait responsable de tous les malheurs qui pourraient fondre sur la ville.

Cette démarche détourna pour le moment le danger ; elle empêcha l'invasion de Beyrouth, mais elle n'eut pas d'autres résultats. Elle n'arrêta pas dans sa source le mal qui, n'ayant plus d'aliment dans cette partie du Liban, se porta d'un autre côté, mais sans perdre de sa fureur.

Sayda et ses environs devinrent à leur tour le théâtre des massacres.

V

Nous avons déjà raconté plus haut les entrevues secrètes de Kassim-Bey et du moudir de Sayda, ainsi que le combat de Katouli, événements qui précédèrent de bien peu l'ouverture définitive des hostilités entre les Druses et les Maronites.

Lorsque l'on apprit à Sayda l'échauffourée du Nahar-Beyrouth, on jugea tout de suite que la situation si précaire dans laquelle se trouvaient depuis quelque temps la ville et ses environs, se terminerait bientôt par une catastrophe, la contagion des massacres gagnant de proche en proche tous les Druses et tous les musulmans du pays. Le moudir feignit de vouloir énergiquement maintenir l'ordre et, soi-disant dans cette intention, réunit une troupe de vingt hommes environ, choisis parmi les plus mauvais sujets des musulmans, auxquels il donna la garde de la ville. Le chef de ces bachi-bouzouks improvisés était

un certain Osman-el-Schaouisch, ami intime de Kassim-Bey.

Dans les deux journées du 30 et du 31 mai, douze jardiniers chrétiens furent assassinés dans les jardins qui entourent la ville, et dont le produit fait sa principale richesse.

Cependant les Druses du Schouf, habitant El-Mouktârah et les villages voisins, jaloux des exploits de leurs coreligionnaires du Metn et du Ghourb, avaient résolu de faire de même à Sayda. Le jour arrêté pour l'exécution de leur projet était le 1er juin. Afin de le faire mieux réussir, Kassim-Bey eut soin de répandre dans la ville que les chrétiens avaient formé le plan de massacrer les musulmans ce jour-là, récit qui porta au plus haut degré l'excitation de la populace mahométane.

Le 1er juin au matin, Kassim-Bey envoya quelques cavaliers druses dans les villages autour d'Abrah et d'El-Helaliyeh pour enlever les troupeaux des chrétiens. Ceux-ci se défendirent très-vigoureusement.

Kassim-Bey arrive alors avec une centaine de Druses. Les Maronites soutiennent vaillamment le combat et repoussent leurs agresseurs. Mais la retraite de ceux-ci n'était qu'un piége. A peine les chrétiens des villages attaqués se

sont-ils lancés à leur poursuite, qu'ils voient tout à coup sortir des jardins une masse de Druses et de musulmans qui les entourent. Contraints de céder à leur tour et ne voulant pas riposter au feu des musulmans, pour ne pas se poser comme en révolte contre l'autorité turque, ils se replient, partie sur Djezzin dans la portion élevée de la montagne, partie sur Sayda, où ils espèrent trouver un refuge. Aussitôt les portes de la ville se ferment, car les malheureux qui venaient réclamer protection étaient ceux qui devaient, disait-on, égorger tous les musulmans. Les imams montent dans les chaires des mosquées en criant : « Laisserons-nous périr la religion de notre prophète? Voici les chrétiens qui viennent prendre notre ville. Aux armes! aux armes! »

Tous les musulmans sortent de leurs maisons, armés de fusil, de sabres, de pistolets; les femmes joignent leurs excitations à celles des imams pour les engager à se distinguer dans la guerre sainte. A ceux qui n'ont pas d'armes, le moudir fait distribuer les armes enlevées aux chrétiens les jours précédents par la garde des portes. Les nouveaux zaptiés d'Osman-El-Schaouisch occupent toutes les issues de la ville. Enfin les portes s'ouvrent, et la foule

musulmane fanatisée se rue sur les malheureux chrétiens qui fuyaient devant les cavaliers druses. Rien n'est épargné, ni le sexe ni l'âge. Cent vingt-deux personnes sont tuées dans les cimetières turcs qui touchent au mur de la ville, dix-sept massacrées aux portes mêmes par les zaptiés; deux cents autres sont blessées plus ou moins grièvement : c'est à peine si quelques individus parviennent à pénétrer dans Sayda.

Pendant ce temps, les autorités de la ville, le moudir, le cadi, le moufti, montés sur les remparts, regardaient faire, froids et impassibles.

Les chrétiens de la cité, glacés de terreur, s'étaient renfermés chez eux ou réfugiés dans le khan français, vaste édifice qui appartient à notre pays depuis le règne de Louis XIV, et dans lequel est placé notre consulat, ainsi que l'école de nos Sœurs de Saint-Joseph; et dans les quartiers musulmans, les femmes, du haut des terrasses des maisons, excitaient par leurs cris et leurs gestes les mahométans à exterminer tout ce qui portait le nom chrétien. Bientôt le carnage recommence en dehors de la porte dite d'Acre. Les musulmans se jettent sur les chrétiens d'autres villages qui, effrayés par l'attaque dirigée contre Abrah et El-Helâliyeh,

fuyaient dans la ville en abandonnant leurs demeures. Pendant deux heures, les fanatiques soldats de l'islam tuent sans relâche ; ils ne cessent que faute de victimes.

Alors commence une véritable chasse à l'homme tout autour de Sayda. Les musulmans sortent de la ville par petites troupes, et, secondés par les Druses, pourchassent de buisson en buisson, de refuge en refuge, comme un gibier d'un nouveau genre, les infortunés Maronites demeurés vivants dans la région environnante. Tous ceux qu'ils rencontrent sont impitoyablement massacrés.

Veut-on, du reste, quelques exemples de la férocité inouïe déployée dans cette chasse par les musulmans de Sayda et par leurs complices idolâtres ?

Une femme s'enfuyait vers la ville avec ses trois enfants. Un Druse la rencontre ; il la force à s'asseoir et massacre ses enfants sur ses genoux.

Un curé maronite suivait la même route conduisant cinq enfants; les musulmans le coupent en morceaux et écartèlent les enfants.

Dans un village très-voisin de Sayda, une troupe de musulmans et de Druses surprennent quelques chrétiens occupés au dépiquage de

leur blé. Ils les entourent, les forcent à terminer leur travail, à placer le grain dans des sacs, tout prêt à être enlevé, puis, cela fini, ils les égorgent sans pitié.

Mais ici nous laisserons la parole à un témoin oculaire de cette portion des faits, le R. P. Rousseau de la Compagnie de Jésus. On lit dans une lettre de ce vénérable missionnaire, datée de Sayda le 6 juin, laquelle a déjà, du reste, été reproduite par tous les journaux français et étrangers :

« Les musulmans, en grande foule, armés de poignards, de fusils, de casse-têtes et de toutes sortes d'armes meurtrières, exaltés par un fanatisme dont il est impossible d'avoir une idée sans avoir été témoin des scènes de barbarie auxquelles ils se sont livrés, se sont jetés avec la plus grande fureur sur les chrétiens pris au dépourvu, la plupart sans armes et harassés de fatigue. Ils ont tué les hommes, les femmes et les enfants sans distinction. Mais ce n'était pas assez pour ces barbares d'ôter la vie à leurs victimes : ils les ont mutilées et déchiquetées à coups de poignard, pour mieux rassasier leur haine contre le nom chrétien.

« Dix-neuf de ceux qui avaient été massacrés aux portes de la ville, avaient été transportés

dans un jardin. Le R. P. Prunière, notre supérieur, a voulu aller, au péril de sa vie, les faire enterrer. Il nous a raconté qu'il était impossible de n'être pas saisi d'horreur à la vue d'une semblable scène de carnage et de cruauté.

« Il y avait parmi ces victimes deux femmes, deux enfants, neuf prêtres et six autres hommes qu'il n'a pas reconnus. Ils étaient tout nus, ensanglantés, les membres coupés, tout le corps couvert de plaies et les entrailles arrachées. Ils répandaient déjà une odeur infecte difficile à supporter. Le P. Prunière était accompagné dans sa mission de charité par deux hommes bien armés; mais, malgré ce secours, peu s'en est fallu qu'il ne succombât à l'attaque dirigée contre lui par quelques musulmans qui l'ont aperçu. Il n'a pu continuer son œuvre de dévouement.

« Les victimes sont donc restées là où on les a frappées. Leurs cadavres sont dans les chemins, dans la campagne, dans les jardins, répandant une odeur pestilentielle. Les chiens de la ville (il y en a des milliers), attirés par cette odeur, se sont mis à les dévorer. »

VI

A une assez faible distance de Sayda, dans la montagne, existe une ville chrétienne nommée Djezzin, résidence d'un évêque maronite qui porte le titre d'évêque de Saint-Jean-d'Acre. Dès le début des troubles, Saïd-Bey-Djemblat, le chef le plus important des Druses dans cette contrée et l'homme de confiance de Khourchid-pacha, avait fait dire aux habitants de Djezzin qu'ils n'avaient rien à craindre et que leur ville serait respectée. En dépit de cette promesse, le 2 juin Saïd-Bey en personne, à la tête d'une nombreuse horde d'idolâtres et de musulmans, envahit Djezzin. Là, les scènes de massacre qui s'étaient passées à Sayda se reproduisent dans toute leur horreur.

Une partie de la population parvient à s'échapper; elle est poursuivie par les assassins. Douze cents chrétiens se réfugient dans un bois à quatre lieues de Sayda. Les Druses et les musulmans cernent le bois et y mettent le feu.

A mesure que l'incendie force un chrétien à sortir, il est immédiatement immolé. Les autres périssent dans les flammes. Sur douze cents individus, il n'en échappe pas un seul.

L'évêque maronite, Mgr Boutros-el-Bostani, était parvenu à se sauver de Djezzin, emmenant avec lui plusieurs centaines de femmes, d'enfants, de vieillards et de religieuses. Il s'était retiré chez un scheikh métouali dans lequel il croyait pouvoir mettre sa confiance. Il écrivit à l'agent consulaire de France à Sayda, M. Durighello, pour lui demander sa protection et le supplier de sauver les malheureux chrétiens qui l'avaient suivi. M. Durighello fit inutilement des démarches réitérées auprès du moudir. Il n'obtint qu'à grand'peine deux soldats d'infanterie turcs qui, avec un cavas ou gendarme du consulat, se rendirent auprès de Mgr Boutros.

Pendant toute la journée qui suivit, l'agitation fut à son comble dans la ville de Sayda. Les musulmans faisaient courir le bruit que deux mille chrétiens de Djezzin venaient attaquer la ville. D'autres criaient que plusieurs de leurs coreligionnaires les plus notables avaient été assassinés à la porte dite de Beyrouth.

Vers les trois heures on annonça le retour

des deux bachi-bouzouks et du cavas du consulat de France, qui étaient allés chercher Mgr Boutros. On les savait arrivés près du village de Mansourîyeh, à une petite distance de Sayda. Aussitôt Kassim-Bey, avec deux cents cavaliers druses et musulmans de l'Aglin-el-Karnoub, et près de deux cents musulmans de la ville de Sayda, courut se porter sur la route de manière à intercepter le passage de la caravane.

Heureusement Mgr Boutros, avec une sage prudence, avait décidé que tout le monde ne partirait pas à la fois. Il avait adjoint une dizaine d'hommes armés au cavas du consulat de France, et aux deux bachi-bouzouks du gouvernement, et leur avait confié une troupe composée d'une quinzaine de moines, d'autant de religieuses, d'un certain nombre de femmes, d'enfants, de vieillards, le tout sous la conduite de son grand vicaire. Arrivée à un quart d'heure environ de Sayda, la caravane fut attaquée par Kassim-Bey et ses brigands. Les deux soldats turcs se joignirent aux assaillants; quant au cavas du consulat de France il fut tué en faisant brávement son devoir. La caravane entière fut massacrée; ceux qui ne tombèrent pas sur la place furent pourchassés dans les

jardins par de véritables tigres à face humaine qui n'en épargnèrent pas un seul.

Quelques-uns des malheureux chrétiens qui composaient cette troupe, bien que laissés pour morts par les assassins, respiraient encore ; l'agent consulaire les fit recueillir et rapporter en ville par quelques musulmans qu'à force d'argent il décida à ce travail. Les autres demeurèrent sans sépulture.

Ici encore nous citerons le récit du R. P. Rousseau dans une lettre datée de Sayda le 16 juin :

« Nous étions dans la douleur de savoir que le grand vicaire de Mgr Boutros, massacré au dehors de la ville, à une petite distance des portes, allait être dévoré par les chiens comme les autres victimes. Le samedi 9 juin, je demandai au consul français trois janissaires et deux fossoyeurs pour aller moi-même l'enterrer. Le consul ne voulait pas me laisser partir, à cause du danger que je pouvais courir, mais à force de sollicitations je l'obtins.

« Les chrétiens, en nous voyant sortir, tremblaient d'épouvante, car ils savaient que je n'étais presque pas plus en sûreté avec les janissaires qu'avec les Druses. A dix minutes sur le chemin de Tyr, nous vîmes un prêtre dont le corps était en putréfaction, dont les en-

trailles et les jambes étaient dévorées. Nous l'enterrâmes. Nous trouvâmes près de là le squelette d'un enfant de douze ans entièrement dépouillé de ses chairs. Nous l'ensevelîmes.

« Une femme turque nous conduisit moyennant salaire vers les cadavres décomposés et répandant une odeur infecte de trois malheureux prêtres. Ces restes avaient été dévorés à moitié. Nous les mîmes dans la fosse. En coupant un buisson pour le placer sur ces dépouilles, un énorme serpent se jeta sur moi. A coups de hache, je parvins avec peine à l'abattre. Nous avons enterré avec le même soin cinq ou six autres victimes que nous avons découvertes.

« Arrivés au lieu où le grand vicaire de Mgr Boutros avait été coupé en quatre morceaux, nous n'avons plus trouvé que la tête de ce prêtre vénérable. Les restes de son frère et de sa sœur, qui ont subi le même sort que lui au même lieu, ont été également dispersés et dévorés. Nous avons trouvé en un seul lieu douze prêtres et quatre chrétiens laïques immolés, et dont les corps étaient la proie, au moment où nous sommes arrivés, d'un grand nombre de chiens. Nous avons pu à grand'-peine chasser ces animaux et livrer à la sépulture ces dépouilles.

« Le soleil allait se coucher, il fallait rentrer dans la ville. J'étais exténué de fatigue et comme empoisonné par l'odeur effroyable qui règne partout. Chaque chrétien était dans la peine sur notre compte, mais personne n'avait osé sortir pour venir à notre rencontre. La chaleur est de plus de trente degrés à l'ombre. De tous côtés il y a des cadavres non ensevelis qui répandent une odeur pestilentielle. Je voulais, le lendemain, sortir de la ville pour continuer ma mission charitable, mais le consul me l'a interdit, tellement le danger est grand. »

Pendant ce temps Mgr Boutros, dont la tête avait été mise à prix par Saïd-Bey-Djemblat, était resté chez le scheikh métouali, où il avait été chercher un asile. Dans toutes les guerres précédentes de la montagne, les Métoualis s'étaient constamment montrés favorables aux chrétiens par haine pour les musulmans *sunnis*. Cette fois, ils changèrent de conduite et embrassèrent la même cause que les Druses et les autres musulmans. Le scheikh, chez lequel était réfugié Mgr Boutros, fit comme les autres. Cependant il ne massacra pas son hôte, il se borna à le dépouiller et à le maltraiter, et le vénérable prélat parvint à se mettre enfin en lieu complétement sûr.

Le 3 et le 4, la dévastation se compléta. Tout ce qui restait encore de villages chrétiens et de couvents dans l'Aglin-el-Karnoub et dans l'Aglin-Djezzin fut systématiquement détruit avec autant d'ordre et de régularité qu'il en avait été déployé dans la ruine du Metn et du Ghourb.

Le nombre des chrétiens tués dans ces deux journées, joint à celui des individus massacrés dans les vergers autour de Sayda, peut être évalué à dix-huit cents personnes environ, sur lesquelles soixante-quatre religieux maronites, et soixante moines et religieuses du rite grec-uni ou melchite. Encore s'ils n'avaient été que tués, mais ils ont tous été livrés à des supplices odieux, et en plusieurs endroits les religieuses n'ont été mises à mort qu'après avoir subi les plus indignes outrages.

De tous les couvents des environs de Sayda, le plus important était le monastère grec-uni de Déir-el-Moukhalléys. Depuis deux siècles qu'il existait, ce monastère avait, dans toutes les luttes du pays, même au temps du féroce Djezzar-pacha, été considéré comme une terre neutre et sacrée, respectée par les différents partis. Au commencement même de cette guerre, les Druses avaient fait dire aux

moines de Déir-el-Moukhalléys, de rester parfaitement tranquilles, qu'ils seraient encore cette fois considérés comme neutres. Aussi tous les chrétiens des environs y avaient-ils déposé, comme en un lieu de sûreté, ce qu'ils avaient de plus précieux. Mais, là comme à Djezzin, l'annonce des Druses n'était qu'un piége. Le 4 juin, les portes du monastère ont été subitement forcées; cent cinquante moines et frères sont tombés sous les coups des assassins, et le couvent a été entièrement pillé. Pour des pillards, du reste, le coup en valait la peine, car le butin des Druses, grâce aux dépôts faits par les chrétiens du voisinage, monta à plusieurs millions de piastres turques.

VII

En même temps que l'on reçut à Beyrouth la première nouvelle des massacres de Sayda, on y apprit que le gros des forces Druses assiégeait Déir-el-Kamar.

Les habitants de cette ville n'avaient pris

aucune part aux événements des trois premiers jours, et ils vaquaient tranquillement à leurs travaux ordinaires; lorsque le 1er juin survinrent un certain nombre de Druses, sous la conduite de leurs scheikhs Beschir-Bey-Abou-Neked et Ali-Bey-Hamadé, lesquels commencèrent à tirer sur les chrétiens. Ceux-ci se mirent en état de défense, tandis que les soldats turcs qui formaient au nombre de quatre cents la garnison de la ville, demeuraient enfermés dans leur caserne sans avoir l'air de vouloir en rien les protéger. Cependant vers le soir on vit arriver une lettre de Khourchid-pacha au mousselim de Déir-el-Kamar, dans laquelle il louait la conduite des habitants de n'avoir pas pris part aux désordres, et leur promettait en récompense le concours des soldats turcs pour les maintenir en sûreté contre les Druses.

Cette promesse fut annoncée dans toute la ville; et aussitôt les habitants, la croyant sérieuse, s'empressèrent de conduire leurs femmes, leurs enfants, les vieillards de leurs familles au sérail ou domicile du mousselim et à la caserne pour y trouver un refuge assuré. Mais quel fut leur étonnement de trouver les portes du sérail et de la caserne fermées et de

voir qu'elles ne s'ouvraient qu'à ceux qui payaient grassement les officiers de la troupe!

Bien plus, les soldats ottomans avaient, plusieurs jours à l'avance, établi des meurtrières avec quelques maçonneries dans les fenêtres du sérail. Les chrétiens ne s'éloignant pas assez vite à leur gré, ils tirèrent sur eux, par ces ouvertures, des coups de fusil qui bléssèrent plusieurs personnes.

Cependant le combat continuait autour de la ville : les guerriers soutenaient avec fermeté le choc des Druses et les forçaient à se retirer en n'ayant pû incendier que deux ou trois maisons. La perte des chrétiens dans cette première journée s'élevait seulement à dix-sept morts. Celle des Druses était plus considérable; et parmi les cadavres de leur côté demeurés sur le champ de bataille on remarquait avec surprise que le plus grand nombre étaient des soldats turcs déguisés qui portaient encore leur pantalon d'uniforme sous leurs vêtements d'emprunt.

Le surlendemain, 3 juin, les Druses revinrent bien plus nombreux que la première fois et bloquèrent étroitement la ville. Les chrétiens étaient mal armés, sans vivres et sans munitions. Leurs chefs s'adressèrent au

mousselim et lui demandèrent, en vertu de la promesse du pacha, de leur donner des fusils et de la poudre pour repousser les Druses. Le gouverneur refusa d'accéder à cette demande en leur déclarant qu'ils n'avaient le droit, ni d'être armés ni de combattre eux-mêmes. Ils devaient simplement, disait-il, se laisser défendre par l'autorité turque; mais, comme cette autorité n'avait pas en ce moment sur les lieux la force matérielle suffisante pour les protéger, le mousselim ajoutait que tout ce que les habitants chrétiens avaient à faire était de signer une capitulation avec Saïd-Bey-Djemblat et Beschir-Bey-Abou-Neked, lesquels commandaient les Druses devant la ville, et d'obtenir d'eux la vie sauve en leur remettant le peu d'armes qu'ils avaient.

Désespérant de trouver le moindre appui dans les autorités turques, et sentant qu'ils ne pouvaient pas continuer la lutte bien longtemps tout seuls, les chrétiens se décidèrent à négocier avec Saïd-Bey-Djemblat, lequel leur fit dire d'envoyer des députés à Beit-ed-Din, l'ancien palais de l'émir Beschir, situé en face de Déir-el-Kamar, dans lequel il se trouvait et où était aussi un bataillon d'infanterie turque commandé par le lieutenant-colonel Abdoul-

Selam-Bey, qui n'avait pas fait un seul mouvement pour secourir la ville.

Chez toutes les nations civilisées, lorsque des négociations s'engagent, elles ont pour premier résultat d'amener une suspension d'armes. Il n'en fut pas ainsi à Déir-el-Kamar; et tandis que les députés chrétiens se rendaient à Beit-ed-Din, la fusillade continua aussi vive qu'auparavant aux portes de la ville. Plusieurs maisons un peu écartées furent même encore incendiées ce jour-là.

Cependant, comme Déir-el-Kamar était un des principaux boulevards des chrétiens, les consuls européens de Beyrouth s'étaient émus à la nouvelle du danger qui menaçait cette ville, et, le 3 juin, ils avaient fait une seconde démarche auprès du pacha pour lui demander de s'interposer, afin de sauver Déir-el-Kamar. Khourchid-pacha s'était empressé de promettre tout ce qu'on avait voulu, et avait envoyé du côté qu'on lui indiquait le général de division Taher-pacha, suivi d'une centaine de soldats réguliers.

Celui-ci arriva le soir même à Déir-el-Kamar après avoir eu en route une conférence intime avec Saïd-Bey-Djemblat et Beschir-Bey-Abou-Neked. Les chrétiens vinrent en foule à sa

rencontre. En les voyant, il leur annonça qu'il venait au nom du pacha pour veiller à leur sécurité ; car ils n'avaient pris aucune part aux désordres commis par les autres chrétiens, et étaient d'ailleurs les sujets directs de la Sublime Porte.

Le lendemain, 4 juin, une nouvelle entrevue eut lieu à Beit-ed-Din sous sa présidence, entre les Druses et les chrétiens, et un traité de paix y fut signé, sous la condition que les chrétiens de la ville demeureraient paisiblement dans leurs maisons et dans leurs champs, et n'interviendraient en aucun cas dans les incidents qui pouvaient surgir de la continuation de la guerre.

Le traité une fois signé, les députés chrétiens supplièrent Taher-pacha de leur donner une déclaration écrite, comme quoi il promettait de défendre la ville en cas d'une agression nouvelle des Druses. « Une telle déclaration est inutile, répondit Taher, ma parole d'honneur doit vous suffire. Demeurez sans inquiétude sur vos vies, vos biens et vos familles ; la charge de vous garder contre les Druses appartient à moi, Taher-pacha, et aux troupes du sultan, car vous êtes les sujets directs de la Sublime Porte, et son honneur est attaché à

votre conservation. Reprenez en paix vos travaux sans penser à autre chose; seulement qu'aucun de vous ne sorte du district, car en dehors je ne réponds plus de sa sûreté. »

Les chrétiens de Déir-el-Kamar paraissaient sauvés par cette paix; mais au fond elle était plus favorable aux Druses qu'à eux-mêmes, car elle garantissait les sectateurs de Hakem contre toute diversion faite de ce côté par les chrétiens pendant les opérations ultérieures. Aussi ce traité leur permit-il de concentrer toutes leurs forces contre Zahleh.

VIII

Jusque-là la guerre, bien qu'ayant un caractère de férocité tout particulier, s'était tenue dans les limites ordinaires des affaires de ce genre. Tout à coup on apprit qu'elle prenait une extension inconnue jusqu'alors. Le *djihad,* ou « guerre sainte, » avait été prêché parmi les Druses du Haouran et dans le sein de toutes les tribus d'Arabes bédouins de la Bekkaa.

Les tribus que nous venons d'indiquer, soulevées en un clin d'œil, couraient en masse à un même rendez-vous pour y rejoindre les Druses du Liban. Quel était ce rendez-vous? Nul ne le savait.

Sur les flancs du Djebel-Esch-Scheikh, l'antique mont Hermon, à l'extrémité méridionale de la Célésyrie, existaient deux riches et florissants districts habités par des chrétiens grecs mêlés à des Druses en assez grand nombre, les districts de Hasbeiya et de Rascheiya, ainsi nommés d'après leurs villes principales. C'était le chemin que les Druses du Haouran devaient suivre pour gagner la crête du Liban et opérer leur jonction avec leurs coreligionnaires des environs de Beyrouth.

Les habitants de Hasbeiya et de Rascheiya vivaient dans la plus parfaite sécurité. La guerre se passait loin d'eux; ils n'étaient pas Maronites, et jamais dans aucune circonstance semblable ils ne s'étaient vus menacés. Ils continuaient donc avec pleine confiance leur vie habituelle, lorsque leur territoire fut envahi par un véritable torrent de barbares, en même temps qu'arrivaient dans les mêmes districts des soldats envoyés de Damas, soi-disant pour maintenir l'ordre, non plus des bachi-bou-

zouks comme auprès de Beyrouth, mais des *nizams*, des soldats de l'infanterie régulière,

Le district de Hasbeiya, le plus méridional des deux, fut envahi le premier.

Les Druses du pays, unis à plusieurs centaines de leurs coreligionnaires venus du Haouran, fondirent d'abord sur les villages de Kouféir et de Schouweiya, qu'ils incendièrent, et dont ils massacrèrent les habitants avec l'aide des Druses du pays, soulevés à la première nouvelle de leur arrivée. Puis, le 3 juin, ils se présentèrent devant la ville même de Hasbeiya.

Les chrétiens s'étaient préparés à les recevoir vigoureusement, encouragés par les paroles et les promesses du kaïmakam militaire ou lieutenant-colonel turc, Osman-Bey, commandant au nom de la Porte, de la garnison de Hasbeiya. Le combat s'engagea en avant de la ville; il fut soutenu de part et d'autre avec une grande intrépidité, et la fusillade dura de l'aube du jour jusqu'à deux heures après midi. A cette heure, les chrétiens, après des prodiges de valeur, après avoir même enlevé l'étendard de leurs ennemis, commençaient à plier sous le nombre, lorsqu'un officier des troupes régulières turques, le capitaine Khalil-Aga, vint de

la part d'Osman-Bey parler à leurs chefs et les inviter à se retirer avec tout leur monde dans le sérail, où les soldats du sultan étaient prêts à les défendre et à tirer même au besoin sur les Druses s'ils continuaient à les menacer.

Une infâme trahison était cachée sous cette offre, mais les chrétiens ne la devinèrent pas. Ils se fièrent à la parole du représentant de l'autorité, et bientôt on les vit se réfugier tous dans le sérail avec leurs femmes et leurs enfants. Les Druses, ne trouvant plus de résistance, entrèrent dans la ville, pillèrent et incendièrent les maisons, détruisirent toutes les églises, et massacrèrent le petit nombre de chrétiens qu'ils trouvèrent encore dans leurs demeures.

Une fois la dévastation de la ville terminée, ils se portèrent en foule autour du sérail, réclamant à grands cris que l'on désarmât les chrétiens qui y étaient retirés. Osman-Bey vint trouver ceux-ci, leur exposa l'immense danger qu'ils couraient, en même temps qu'ils le lui faisaient courir à lui-même, s'ils ne satisfaisaient pas à cette exigence des Druses, et les invita à lui remettre leurs armes, répondant de leur sûreté sous cette condition.

Les chrétiens eurent la faiblesse de le croire

encore et lui remirent leurs armes; une partie en fut distribuée par Osman-Bey aux Druses qui occupaient la ville, et l'autre envoyée aux Druses de Rascheiya pour leur servir à égorger les chrétiens de ce district.

A la suite de ce dernier incident, les chrétiens de Hasbeiya demeurèrent une semaine entière enfermés dans le sérail, où on leur laissait à peine passer les vivres nécessaires pour ne pas mourir de faim.

Le lundi 11 juin, trois cents cavaliers druses du Liban, conduits par Saïd-Bey-Djemblat, Ali-Bey-Hamadé, Kendj-el-Hamed, et Hassan-Aga-Tasouil, vinrent rejoindre les Druses de Hasbeiya. Le jour même ces chefs eurent une entrevue avec Osman-Bey, à la suite des funérailles d'un certain Kendj-Abou-Saleh, scheikh des Druses au village de Mejdel-Esch-Schems. Après une longue discussion avec eux, ce fonctionnaire sortit et dit à haute voix à la foule assemblée devant la maison où s'était tenu le conciliabule : « J'estimais Kendj-Abou-Saleh « plus que tous les chrétiens ensemble; allez « et massacrez-moi tous ces cochons. »

Immédiatement après, tous, Druses et musulmans, chefs et soldats, rentrèrent à Hasbeiya, et le massacre commença. La première

victime fut le chef de la communauté grecque du district, nommé Georges Reiss-Abas-Sélim. Osman-Bey et les scheikhs druses le firent venir dans la maison d'un officier turc chez lequel ils s'étaient arrêtés un moment, et égorger sous leurs yeux. Une fois mort, ils prirent son cadavre, l'assirent devant une table, et là, lui prodiguant tous les outrages qu'ils pouvaient inventer : « Allons, scheikh Abas-Sélim, « lui disaient-ils, écris donc à tes Russes, à tes « Français, à tous les consuls, à ton patriarche, « aux gens de Zahleh et de Déir-el-Kamar « pour qu'ils viennent te venger. »

Ceci fait, on se rendit au sérail, où Osman-Bey entra seul et fit réunir tous les chrétiens dans la cour. Alors les portes s'ouvrirent et livrèrent passage aux Druses, qui tombèrent le sabre à la main sur ces malheureux sans armes. Les soldats réguliers turcs imitèrent leur exemple et rivalisèrent avec eux d'acharnement et de férocité. Il y avait là neuf cent soixante-quinze chrétiens, pas un ne demeura vivant. Outre Osman-Bey, un aide de camp du séraskier de Damas, arrivé le matin même, assistait à la boucherie et la dirigeait.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit ailleurs des supplices employés dans le

massacre de cette population dont le seul crime était de suivre la loi de Jésus-Christ.

On ne fit aucune distinction de rites ou de personnes : catholiques, grecs et protestants (car il y avait un certain nombre de ces derniers) furent également mis à mort.

Les mêmes atrocités qu'à Sayda, qu'à Djezzin, qu'autour de Beyrouth, se répétèrent à Hasbeiya. Un seul trait suffira pour caractériser la conduite des Druses et des soldats.

Une jeune femme chrétienne, renfermée dans le sérail avec son époux et son enfant, avait déjà vu son mari tué devant elle; elle-même avait subi les plus honteux outrages. Un des officiers supérieurs ottomans ne trouva pas son supplice encore suffisant; il fit saisir son enfant, le fit couper en quartiers sous les yeux de la mère et la força de boire un verre plein de son sang. C'est alors seulement qu'il consentit à lui donner la mort qu'elle appelait à grands cris.

La fureur des Druses et des soldats ottomans ne se contenta pas de frapper les chrétiens. Un certain nombre d'émirs *musulmans* de la famille Schéhab, l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons princières des pays arabes, de laquelle était sorti le fameux

émir Beschir, habitaient à Hasbeiya au milieu de la population chrétienne et dans une grande union avec elle. Lorsque les Druses se soulevèrent dans le pays, ces émirs auraient pu peut-être facilement se placer en dehors de tous les dangers. Loin de là, prenant les armes avec les chrétiens, ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour les défendre et partagèrent entièrement leur sort. D'ailleurs, bien que musulmans, ils avaient été toujours profondément dévoués aux intérêts de la France ; c'était là encore une raison décisive pour leur perte. Trente et un d'entre eux furent compris dans le massacre, et trois seulement parvinrent à s'échapper. J'ai vu ces derniers réfugiés à Beyrouth, ayant tout perdu dans le désastre de leur ville natale et obligés de mendier leur pain dans les rues comme les plus misérables des fugitifs. Depuis lors, ils ont été chercher sous un autre ciel une terre sur laquelle ils pussent du moins vivre en paix.

Après le massacre général recommencèrent les meurtres individuels. Druses et soldats ottomans se mirent en chasse pour découvrir et mettre à mort ceux des chrétiens de Hasbeiya qui étaient parvenus à se cacher dans les premiers moments de l'invasion. Beaucoup

périrent encore de cette manière; quelques-uns échappèrent. Les Druses du Haouran et les soldats de l'infanterie ottomane montraient particulièrement dans cette recherche de victimes une persistance et une cruauté inconcevables; ceux des chrétiens qui parvinrent à sauver leur vie le durent à quelques scheikhs métoualis, à une princesse druse nommée Naïfé-Djemblat et à son frère Saïd-Bey-Djemblat, qui les fit arracher des mains des troupes par ses Druses du Liban.

Quelques-uns aussi échappèrent en contrefaisant les morts et en se cachant sous les amas de cadavres. Mais ce ne fut que pour bien peu de temps, car les égorgeurs les retrouvèrent quelques jours après à Damas, où ils avaient cherché un refuge.

Quand tout fut fini, Osman-Bey, comme représentant de l'autorité supérieure, remit aux Druses un *mazbata* ou déclaration authentique qui devait servir à les protéger en cas qu'on chercherait à punir les crimes commis. Il y déclarait, ajoutant un nouveau mensonge à toutes ses autres infamies, que tout était venu d'une agression déloyale des chrétiens et que les sectateurs de Hakem n'avaient fait contre eux qu'user du droit de légitime défense.

IX

Le carnage accompli à Hasbeiya, on se porta sur Rascheiya.

La confiance des habitants de ce district dans leur sécurité n'avait pas été si complète que celle de leurs voisins; et dès le commencement des troubles quelques signes précurseurs avaient pu leur faire deviner quel sort les menaçait.

Dès le 31 mai, dix moukres chrétiens du village de Dahar-el-Ahmar, se rendant à Damas, avaient été attaqués par les Druses dans les environs du village de Kefr-Kouk. Plusieurs avaient été tués, et les autres avaient pu gagner Rascheiya, où ils avaient porté plainte devant le mousselim de la ville, l'émir Ali-Saheb, lequel avait ordonné l'arrestation des coupables. Deux jours après, les Druses de Rascheiya se réunirent et vinrent au sérail demander la liberté des prisonniers; elle leur fut immédiatement accordée. En même temps une

troupe de Druses fondait sur Dahar-el-Ahmar et réduisait en cendres ce village dont les habitants se réfugièrent à Rascheiya.

Le samedi 2 juin, la même bande se porta sur Libbeiya, qu'elle détruisit ; le 3 elle incendia Kefr-Meschky et massacra une partie des habitants, parmi lesquels le prêtre de l'église. Le même jour, les Druses de la ville de Rascheiya tinrent un conseil où ils résolurent le meurtre des chrétiens. Il allait s'exécuter sur l'heure, mais les émirs de la famille El-Arian, la plus noble famille druse du pays, s'entremirent pour arrêter les projets de leurs coreligionnaires. Par les soins de ces émirs, une conférence des principaux Druses et des principaux chrétiens de la villede Rascheiya fut tenue au sérail, et se termina par la signature d'un traité de paix, dont les conditions furent immédiatement proclaméés à son de trompe.

Mais ce traité ne fut pas respecté plus de vingt-quatre heures, et dès le mardi 5 les Druses du district, s'étant rassemblés, commencèrent l'attaque des chrétiens. Ceux-ci ne se laissèrent pas égorger sans résistance et combattirent depuis le mardi soir jusqu'au jeudi dans l'après-midi. Leurs munitions étant alors épuisées, ils se débandèrent. Les uns se

répandirent dans la campagne, cherchant à gagner, soit Damas, soit les districts chrétiens du Liban; les autres coururent au sérail dont Ali-Saheb leur fit ouvrir les portes. Ces derniers étaient au nombre de huit cents, hommes, femmes et enfants.

Ils étaient déjà dans le sérail depuis trois jours lorsque, le dimanche 11, le gouverneur exigea des hommes qu'ils lui remissent leurs armes, les menaçant de les livrer aux Druses s'ils refusaient. A Rascheiya comme à Hasbeiya, cette exigence était le prélude d'une horrible tragédie.

Enfin le mardi 13, les hordes qui avaient exterminé les chrétiens de Hasbeiya entrèrent, conduites par les mêmes chefs, sur le territoire de Rascheiya. Le village d'Aaïha, situé sur leur passage, fut en un instant ruiné, et l'église profanée. Après ce premier exploit, les Druses arrivèrent en ville et se rendirent droit au sérail.

De nouveaux auxiliaires les y rejoignirent. Le 13 au matin Ismaïl-el-Atrasch, principal scheikh des Druses du Haouran, était arrivé à Rascheiya suivi de sept cents cavaliers et de deux mille fantassins, c'est-à-dire de toutes les forces militaires que le Haouran pouvait mettre sur

pied. Guerrier féroce, mais animé d'un certain sentiment de loyauté qui n'est pas très-rare chez les Druses, il disait sur la route qu'il venait seulement pour combattre des ennemis et non pour égorger des gens inoffensifs. Mais à peine ayant atteint Rascheiya, il reçut un message du grand pontife de la religion de Hakem, Hamdan-Belmini, lequel le menaçait de le rejeter du sein des *akkals* s'il ne consentait pas à prêter main-forte pour l'anéantissement des chrétiens convenu avec les autorités turques.

Devant une semblable menace Ismaïl changea de résolution. Il se joignit aux bandes des égorgeurs de Hasbeiya, et vint avec eux vers le lieu où les chrétiens s'étaient retirés sous la sauvegarde de l'honneur du mousselim.

Ali-Saheb fit ouvrir les portes du sérail et le massacre commença sous les yeux du gouverneur et des soldats réguliers, rangés l'arme au bras sur un des côtés de la cour où l'on égorgeait les chrétiens.

Là encore nul ne fut épargné et les huit cents personnes réfugiées au sérail furent passées au fil de l'épée. Quelques femmes seulement furent réservées pour assouvir la brutalité des sectateurs de l'islam qui les égor-

gèrent le lendemain après les avoir déshonorées.

Après le massacre vinrent le pillage et l'incendie. Rascheiya fut détruite comme Hasbeiya; les Druses et les musulmans s'acharnèrent surtout contre les églises, dans lesquelles les autels furent brisés et souillés d'immondices, les saintes espèces jetées à terre et foulées aux pieds; quant aux vases sacrés, ils servirent de coupes à l'orgie.

X

Bientôt les forces druses et musulmanes se concentrèrent devant Zahleh, la clef de toutes les positions chrétiennes dans le Liban, la ville invaincue jusqu'alors, qui, en 1845, avait soutenu sans fléchir un siége de plus de trois mois, et dont les habitants, dans les guerres précédentes, avaient toujours fait trembler les Druses.

Pour les ennemis des chrétiens, la conquête de cette ville était le plus grand succès à rem

porter, le triomphe capital et décisif. Aussi tous les efforts furent-ils dirigés de ce côté. Druses du Liban, Métoualis du Liban et de Baalbek, Druses du Haouran, Arabes bédouins de la Bekkaa et de la plaine de Damas, musulmans sortis de cette dernière ville, bachi-bouzouks, Arnautes, Haouaras, soldats du *Nizam* partis de Damas avec six pièces de canons et mutinés en route, en tout dix-sept mille hommes environ, se rassemblèrent sous les murs de Zahleh. Les deux chefs principaux de cette armée étaient Ismaïl-el-Atrasch pour les Druses du Haouran et Kattar-Bey-el-Hamad pour ceux du Liban.

Les habitants de Zahleh comptaient au plus deux mille hommes en état de combattre; ils avaient peu de vivres et peu de munitions, et en même temps ils étaient encombrés d'un très-grand nombre de femmes et d'enfants réfugiés des fermes voisines dans l'intérieur de leur ville. Cependant ils tinrent plusieurs jours contre des forces si disproportionnées.

Lorsque l'on connut à Beyrouth le danger qui menaçait Zahleh, l'émotion fut des plus vives. Les consuls se réunirent de nouveau en conseil, et, comprenant que le sort des villages chrétiens subsistant encore dans la montagne,

ainsi que la sécurité de la ville de Damas elle-même, dépendaient en très-grande partie du salut de Zahleh, ils se décidèrent à agir, non plus par des démarches individuelles, mais par une démarche collective et solennelle, afin d'amener l'autorité turque à faire lever le siége. Ils se rendirent tous en corps, accompagnés de leurs drogmans, jusqu'à Baabda, auprès du pacha, qui les reçut avec les assurances de la meilleure volonté. Tout ce qu'on lui demanda fut aussitôt promis. Il s'engagea, sur l'honneur, à empêcher la prise de Zahleh, et pour rassurer les consuls, il fit partir devant eux plusieurs compagnies du Nizam chargées d'aller dégager cette position.

Tout cela n'était qu'une tromperie. Les consuls s'y laissèrent prendre, et rentrèrent à Beyrouth pleins de confiance dans la loyauté de Khourchid-pacha. Cette confiance était telle, que le consul de France envoya au plus important des chefs chrétiens de la montagne, nommé Yousef-Bey-Kharram, qui venait d'arriver des environs de Tripoli à la tête d'une troupe d'hommes déterminés, et qui se préparait à marcher au secours de Zahleh, l'ordre formel de rester tranquille et de ne rien faire parce que le pacha répondait du salut de la

ville. Le patriarche maronite lui envoya le même avis. Mais cette confiance eut des résultats funestes.

Les troupes envoyées, soi-disant pour débloquer Zahleh, mirent trois jours pour faire les douze heures de marche qui séparent cette ville de Beyrouth, et au bout de ce temps s'arrêtèrent dans un endroit où elles interceptaient l'arrivée de tout secours en hommes, en vivres ou en munitions pour les chrétiens. Une fois ayant atteint ce point, elles y demeurèrent sans en plus bouger.

Les habitants résistaient toujours. Trois fois ils avaient repoussé les assaillants, le premier jour dans le village de Kabb-Elias, le second dans la vallée du Nahar-el-Bourdôny (dans ce combat le fils de Kattar-Bey avait même été tué), le troisième dans les rues mêmes de la ville où les Druses avaient pénétré et où ils avaient mis le feu à deux maisons. Les gens de Zahleh attendaient impatiemment le secours de Yousef-Kharram qui leur avait été annoncé. Ils comptaient sur ce secours pour prolonger encore leur défense. Ne le voyant pas venir, n'ayant plus ni poudre ni pain, sachant que le commandant turc Noury-Bey était arrivé avec les troupes envoyées par le pacha et se préparait à entrer en

ligne contre eux, ils se décidèrent à évacuer la ville et à se retirer en combattant au travers de leurs ennemis jusqu'au Kesraouan.

Tous n'atteignirent pas cette terre de salut, cependant on peut dire que la majorité de la population de Zahleh parvint à se sauver.

Quatre cents guerriers s'étaient dévoués pour couvrir leur retraite. Ils arrêtèrent les Druses et les musulmans en combattant de maison en maison. Une grande partie d'entre eux succombèrent, mais leur mort était bien vengée; chacun d'eux dans la lutte avait abattu plus d'un ennemi. Lorsqu'au mois de septembre 1860 les troupes françaises vinrent occuper Zahleh, elles trouvèrent près de 600 cadavres druses gisant sans sépulture dans les rues de la ville à côté de ceux des chrétiens.

Grâce au généreux courage des défenseurs de Zahleh, si cette ville fut détruite il n'y eut du moins de massacre que sur un seul point, à la maison des Jésuites français qui possédaient à Zahleh une magnifique école.

Un seul père se trouvait dans la maison au moment du siége, c'était le supérieur, un Francais, le R. P. Billotet. Quatre frères y étaient également avec lui, Ferdinando Bonacina, Italien, ancien officier au service d'Autriche, qui

avait donné des conseils aux Zahliotes pour la défense de leur ville; Elias Younas, Habib Maksoud et Youssef-Rischouan, tous trois Arabes. Enfin le personnel de ceux qui étaient retirés dans l'établissement se complétait par cinq professeurs de l'école, n'appartenant pas à la congrégation de Saint-Ignace, Iskender Maksoud, Scherfan Habesch, Assaad, Michel et Ibrahim-Abou-Assi, et un cuisinier.

Comme maison française l'école des Jésuites avait arboré sur son toit le drapeau tricolore en signe de protection.

Une bande de Druses armés se présente à la porte et demande si la maison appartient à la France ou à l'Angleterre. « A la France! répond-on. — Eh bien! nous allons la saccager. » Ils pénètrent, pillent les chambres, enlèvent le mobilier de l'église, abattent le crucifix et le foulent aux pieds. En continuant leurs recherches ils trouvent le frère Habib-Maksoud caché dans un coin de la sacristie. « Je suis Français, épargnez-moi! s'écria-t-il. — C'est bien, nous te tuons aux frais de la France. » Et le malheureux tombe haché de coups de sabre.

Le P. Billotet avec les autres frères et les professeurs que nous avons nommés était ré-

fugié dans une chambre au-dessus de la sacristie. Les Druses s'y précipitent et commencent par les dépouiller de leurs vêtements. Cette œuvre de voleurs une fois accomplie, le meurtre y succède. Le frère Bonacina est frappé de deux coups de feu, le P. Billotet à genoux, les bras en croix, reçoit en priant un coup de pistolet en pleine poitrine qui l'étend roide mort. Tous leurs compagnons ont le même sort, excepté Youssef-Rischouan et Ibrahim-Abou-Assi qui parviennent à s'échapper au milieu du désordre. Les frères de ce dernier, Assaad et Michel, grièvement blessés, se sauvent aussi en contrefaisant les morts.

Ce qui se passa ensuite ne saurait jamais être trop redit. Lorsqu'il est question des événements de Syrie aucun Français ne doit l'oublier.

Les Druses et les Ottomans leurs complices, ou plutôt leurs directeurs, ne trouvent pas que l'outrage à la France ait été encore assez direct et assez marqué. Ils abattent le pavillon qui surmontait l'édifice, arrachent de la hampe l'étoffe aux trois couleurs nationales, la trempent dans l'huile et s'en servent comme de torche pour allumer l'incendie. Puis quand la flamme a terminé son œuvre, ils ramassent

une vieille savate, la placent au sommet de la hampe où flottait quelques instants auparavant l'emblème de la France, et plantent cet étendard dérisoire au milieu des ruines fumantes de la maison détruite.

Depuis le début des événements c'était la seconde fois que le pavillon de notre pays était insulté par le fanatisme des sectateurs de Mahomet et de Hakem. Un nouvel outrage lui était encore réservé à Déir-el-Kamar.

XI

Les faits que nous venons de raconter se passaient le 18 juin.

Le lendemain 19 les vainqueurs de Zahleh se portèrent en masse sur Déir-el-Kamar.

Taher-pacha que nous avons vu plus haut prendre sous sa protection les chrétiens de cette ville et leur faire de si belles promesses, était demeuré quelques jours à Beit-ed-Din et y avait reçu un renfort de 500 hommes d'infanterie régulière venus de Naplouse avec

deux canons. Les troupes turques avec ce renfort montaient en tout à plus de douze cents soldats, force bien suffisante pour tenir tête, si on avait voulu, aux hordes d'Ismaïl-el-Atrasch, de Kattar-Bey-el-Hamad et de Saïd-Bey-Djemblat. Mais les fonctionnaires ottomans ne le voulaient pas; ils avaient décidé de massacrer. Aussi Taher-pacha, au lieu de rester avec ses soldats, était revenu à Beyrouth après être convenu de tout avec les officiers, pour sauver du moins les apparences en étant absent lors du carnage.

Mais ici, nous laisserons parler les survivants de la population de Déir-el-Kamar dans le rapport authentique remis par eux aux consuls des diverses puissances européennes. Aucune description n'aurait autant d'éloquence que leur récit dans sa simplicité même.

« Le 19 juin les Druses arrivèrent de tous côtés sur la ville, y pénétrèrent par bandes armées, et, quand ils entraient dans une maison de chrétiens, ils disaient : « Nous venons « de la part de nos chefs pour vous garder et « empêcher qu'il ne vous arrive aucun mal. » Les habitants, voyant les Druses entrer chez eux sans en être empêchés par la troupe, s'en

plaignirent au gouverneur, lequel, accompagné des officiers, se rendit chez les chrétiens pour les tranquilliser et leur dire de n'avoir aucune crainte des Druses qui arrivaient chez eux, et il leur recommandait surtout de ne point prendre les armes.

« Malgré cela, les chrétiens continuaient à crier et disaient : « Nos maisons sont pleines « de Druses, nous craignons beaucoup. » Mais personne ne les écoutait. Des masses de Druses s'étaient introduites dans la ville et dans les maisons. La trompette des soldats sonna, et aussitôt tous les militaires rentrèrent dans leur caserne. Les Druses commencèrent à piller et à prendre les armes des chrétiens; cela dura jusqu'à cinq heures du soir. Il y en eut même qui pillèrent toute la nuit, étant éclairés par leurs femmes, munies de lanternes. Dans cette journée, un chrétien et deux moines furent tués devant la caserne, à côté de la sentinelle.

« Le lendemain, jeudi 20, les Druses des districts mixtes vinrent avec leurs femmes et leurs enfants à Déir-el-Kamar, sans que les troupes s'opposassent à leur entrée.

« Quand les chrétiens virent cette funeste situation et le malheur inévitable qui les menaçait, une partie d'entre eux courut se réfugier

au sérail avec leurs objets les plus précieux. Le gouverneur fit ouvrir les portes et les introduisit. Une autre partie des chrétiens gagna Beit-ed-Din et entra dans le palais, où était la troupe commandée par Abdoul-Selam-Bey, lieutenant-colonel.

« Lorsque le pillage fut terminé dans la ville, le massacre y succéda; personne ne fut épargné; des enfants furent égorgés sur les genoux de leurs mères, des femmes et des filles violées et éventrées sous les yeux de leurs maris et de leurs pères. Cette journée fut terrible. Les cris des femmes et des enfants montaient jusqu'au ciel. Les femmes, tête nue et presque sans vêtements, couraient çà et là par les rues, voyaient leurs maris tués sous leurs yeux, et leurs enfants, même à la mamelle, torturés affreusement. On dépeçait les hommes dans les rues à coups de hache; des femmes furent brûlées vives après avoir été baignées dans le sang de leurs enfants; les religieuses elles-mêmes ne furent point épargnées. La ville était jonchée de cadavres, et les rues ruisselaient de sang.

« Cependant 1500 chrétiens environ avaient trouvé un refuge avec leurs familles dans le palais du gouverneur. Excités par le carnage,

les Druses se portèrent sur ce point. Les soldats leur ouvrirent les portes en présence du gouverneur et du kaïmakan des troupes, et les Druses, mêlés à des musulmans, se jetèrent sur les chrétiens qui étaient dans le sérail, et se mirent à les tailler en pièces.

« Aux uns ils coupaient les doigts des mains, disant que leurs doigts pourraient écrire tout seuls. Aux autres ils jetaient de l'eau sur la tête, disant qu'avec les cheveux longs comme les chrétiens, ils avaient besoin d'être rasés, puis ils les décapitaient. Une femme ayant un fils unique, nommé Habib, suppliait les massacreurs d'épargner cet enfant; on le tua sur ses genoux. L'enfant d'une autre femme, âgé de six ans, avait été pris par les Druses et criait à sa mère de racheter sa vie : « Mon fils, « je n'ai que ma vie à donner pour la tienne, » répondit cette infortunée; alors son enfant fut coupé en deux et les barbares en jetèrent les morceaux dans les bras de la mère, qui en mourut de douleur. Une troisième femme, mariée à un nommé Abdallah-Abou-Nézin, vit son mari tué devant elle et ses trois enfants égorgés dans ses bras. Une année entière ne suffirait pas à raconter toutes les tortures infligées alors aux chrétiens.

« Cependant leurs cris n'étaient entendus ni par le gouverneur, ni par les officiers, ni par les soldats. Les chrétiens baisaient le bord de leurs habits, les suppliant de les sauver, mais ils les repoussaient à coups de baïonnette et les livraient aux Druses. Le gouverneur approuvait de la main et montrait aux Druses quelques individus à tuer qui lui avaient donné tous leurs biens pour être sauvés. Ces scènes se continuèrent jusqu'à ce que tous les chrétiens qui étaient dans le sérail eussent été tués. Deux hommes étaient cachés dans la chambre du gouverneur, les soldats les précipitèrent par la fenêtre et les achevèrent à coups de sabre sur le pavé de la cour. Le sérail était rempli des cadavres et du sang de ces martyrs. »

Que l'on n'aille pas croire, du reste, que le récit de ce document soit exagéré. Nous avons nous-même entendu les Druses se vanter de leurs exploits sanguinaires, et les mêmes faits nous ont été attestés par les blessés recueillis à l'hôpital de Beyrouth et dont nous avons vu les Sœurs de charité panser les hideuses plaies. L'imagination voudrait avoir le droit de douter de tant d'horreurs, mais il faut bien se rendre à l'évidence des faits.

Il est même des détails que nous avons re-

cueillis de la bouche même des survivants et qui ne figurent pas dans la pièce remise aux consulats. Ainsi plusieurs témoins dignes de la plus entière confiance ont attesté en notre présence, sous le sceau du serment par-devant le consul de Grèce, ce fait, d'une grande importance pour le véritable caractère des massacres, qu'une grande partie des victimes de Déïr-el-Kamar ont été tuées sur le crucifix et sur les saintes images par les Druses et les soldats turcs, qui leur disaient avec d'horribles blasphèmes: « Appelle donc maintenant ton Dieu, qu'il vienne à ton secours. »

Nous avons vu aussi à Beyrouth Mme Bischarra-Soussa, et nous avons entendu d'elle-même, comme beaucoup d'autres, le récit de la mort de son mari tué sous ses yeux à Déir-el-Kamar.

Mme Bischarra-Soussa est une jeune femme de vingt et un ans, d'une beauté rare; élevée chez nos Sœurs, elle parle admirablement le français, et tout le monde fait l'éloge de son caractère respectable. Son mari, âgé de trente-deux ans, était le plus riche habitant de Déir-el-Kamar, et une liaison presque intime d'amitié existait entre lui et le gouverneur turc de la ville.

Quelques jours avant le massacre, plusieurs avis furent donnés de Beyrouth à Bischarra-Soussa pour l'engager à se retirer dans cette dernière ville, jusqu'à ce que la tranquillité fût rétablie. Mais il répondit qu'il ne courait aucun danger, et que les chrétiens de Déir-el-Kamar n'avaient qu'à se louer du mousselim.

Le 20 juin, il fut l'un des premiers à se retirer dans le sérail, sous la protection de son bon ami le gouverneur. Tant qu'il y eut encore des chrétiens à tuer dans la cour, Bischarra-Soussa parut avoir été oublié des assassins. Mais, la tuerie achevée, on vint lui dire que le gouverneur le demandait en bas : il descendit. Lorsque ce malheureux se trouva en présence des cadavres amoncelés et des bourreaux dont les sabres dégouttaient de sang, il comprit ce qui l'attendait et s'écria, en se jetant aux genoux du gouverneur : « Dois-je aussi subir le même sort? Rachetez-moi; au nom de notre amitié, rachetez-moi! » Le gouverneur le repoussant lui dit : « Va-t'en ; » puis il se tourna vers les Druses : « Tuez-moi ce guiaour ! »

Ce fut alors aux massacreurs eux-mêmes que s'adressa l'infortuné Bischarra-Soussa. Il leur offrit en échange de sa vie tout ce qu'il avait, 30 000 ocques de cocons renfermés dans ses

magasins, 200 caisses d'étoffes de soie, ses bijoux, ses propriétés territoriales, et 35 000 fr. en argent contenus dans sa caisse. On parut accepter le marché; les marchandises furent acceptées et livrées, Bischarra signa un acte régulier de cession de ses propriétés. Quand tout cela fut fait, les bourreaux se formèrent en cercle autour de lui. Un scheikh druse lui porta le premier coup sur la tête avec son yatagan. Comme il essayait de résister, on se jeta sur lui, on le garrotta, et l'ayant étendu tout nu parterre, on sema sur tout son corps de la poudre à laquelle on mit le feu; ensuite les monstres qui s'acharnaient sur lui tentèrent de l'écorcher vivant. Mais, cette opération étant trop longue et trop difficile, ils lui abattirent à coups de sabre et de hache, d'abord les deux bras, puis les jambes, et enfin la tête.

Mme Bischarra-Soussa était présente à ce martyre de son mari. Les assassins lui laissèrent la vie, et après bien des difficultés, elle gagna Beyrouth, où elle arriva nu-pieds, presque sans vêtements, et dans l'état le plus déplorable.

Après avoir fini de tuer au sérail, les bandes d'Ismaïl-el-Atrasch et de Kattar-Bey

vinrent faire la même chose dans le palais de Beit-ed-Din, puis rentrèrent à Déir-el-Kamar.

L'église de Notre-Dame des Collines, le couvent y attenant et l'école étaient encore debout. Musulmans et Druses les avaient réservés pour le complément de leur œuvre. Ils y pénétrèrent enfin. Vingt prêtres à genoux, les bras en croix, reçurent la mort dans l'asile de la prière en prononçant le nom du Dieu crucifié, tandis que les Druses sonnaient les cloches et criaient : « Venez, chrétiens, à l'appel de la messe de vos prêtres. » Un martyre spécial et plus atroce fut le partage du supérieur. Mis à nu par les bourreaux, on le scalpa pour lui renouveler, disait-on, sa tonsure; puis avec un khandjar on dessina sur sa poitrine et sur son dos ses ornements sacerdotaux; on lui coupa les doigts des mains et on les lui fourra dans la bouche en disant par une épouvantable parodie des paroles de la consécration eucharistique : « Prends et mange, ceci est le corps de ton Dieu. » Ce ne fut qu'après toutes ces tortures sans nom que ses assassins lui tranchèrent la tête.

Quant à l'école, elle avait arboré pour se couvrir le drapeau tricolore, comme la maison des Jésuites de Zahleh. Là encore le pavillon fut abattu, traîné processionnellement dans

la boue sanglante qui couvrait le sol, souillé d'immondices et enfin brûlé.

Le nombre des victimes de cette épouvantable journée fut de 2200.

A sept heures du soir on vit arriver Khourchid-pacha en personne, qui pour la première fois s'était décidé à quitter son camp de Baabda. Une forte escorte de soldats l'accompagnait. Son premier soin fut de faire forcer les portes d'une maison restée debout, où trois cents chrétiens s'étaient réfugiés : ils avaient été oubliés dans le carnage de la veille. Tous furent passés au fil de l'épée sous les yeux de Khourchid.

L'œuvre de destruction était terminée. Restait à donner à ces événements une couleur favorable pour l'autorité turque, à pouvoir prouver aux consuls la bonne volonté, le zèle du pacha, à leur démontrer que tout s'était fait malgré la résistance des agents du pouvoir. Alors, après la tragédie, commença une odieuse et révoltante comédie.

Khourchid-pacha fit tirer deux coups de canon *pour annoncer la paix*, et promener un trompette dans les rues de Déir-el-Kamar, où il ne restait plus un seul chrétien vivant; cet homme annonçait au nom du pacha l'ordre

intimé aux Druses de quitter immédiatement la ville, sous la menace de faire marcher contre eux les troupes s'ils n'obéissaient pas. Ensuite il fit incendier lui-même la maison du mousselim, afin de pouvoir dire que les Druses l'avaient détruite avec celle des chrétiens.

Pour terminer cette parade, le mousselim et son fils se dépouillèrent de tous leurs vêtements, ne gardant qu'une chemise déchirée, et se rendirent dans ce costume à Beyrouth, où ils commencèrent à courir les rues disant que les Druses les avaient frappés et dépouillés de tout, parce qu'ils défendaient les chrétiens.

Pendant ce temps Khourchid retournait paisiblement à Baabda.

Heureusement la tromperie était trop grossière et personne ne s'y laissa prendre.

XII

En se portant vers Zahleh et Déir-el-Kamar, la fureur de la guerre s'était éloignée de Beyrouth.

Les inquiétudes avaient été grandes dans cette ville, même après la démarche consulaire du 31 mai. On craignait à chaque instant qu'il ne prît fantaisie aux bandes par lesquelles la montagne était dévastée, de descendre sur la ville où l'on n'avait aucun moyen de défense organisé. De plus, si les musulmans des hautes classes montraient des intentions pacifiques, si l'on en voyait quelques-uns, comme Omar Beyoun, le plus riche des négociants de Beyrouth qui professent la religion de Mahomet, ouvrir leurs maisons aux réfugiés chrétiens et leur distribuer du pain et de l'argent, la populace était prête à se joindre aux Druses pour un massacre des *guiaours*. En l'absence de navires de guerre européens sur la rade, les consuls étaient fort embarrassés de trouver les moyens de garantir la sûreté de leurs nationaux.

Le 3 juin on avait vu apparaître sur la rade un premier navire européen de haut bord; c'était la frégate Russe *Ilia Mourometz* qui se trouvait sur la côte de Candie et dont le commandant avait pris sur lui, à la première nouvelle du début des massacres, d'accourir sans attendre d'ordres à Beyrouth. Le 13, M. de la Roncière le Nourry, commandant en chef de notre station navale du Levant, que *la Senti-*

nelle avait été prévenir au Pirée de ce qui se passait en Syrie, arriva sur la frégate *la Zénobie* qui portait son pavillon, escorté en outre de *la Sentinelle* et de l'aviso *l'Éclaireur*. Enfin, un vaisseau de ligne anglais, *l'Exmouth*, une corvette de la même nation, *le Ganney*, et un vapeur de guerre hellénique, *l'Aphroëssa*, vinrent se joindre au rendez-vous.

Le 10 un vaisseau de ligne turc mouilla aussi sur la rade, apportant des troupes, et ce qui était une plus grande garantie d'ordre, l'ancien général hongrois Kméty, devenu musulman sous le nom d'Ismaïl-pacha, un des défenseurs de Kars, homme énergique et très-bien intentionné.

La tranquillité de la ville paraissait donc assurée. Cependant le 20 juin une émeute terrible éclata dans les rues mêmes de Beyrouth, et, sans la présence des navires stationnant en vue de la cité, se serait terminée par un massacre général des chrétiens.

Au point du jour, dans le moment même où les Druses commençaient le sac de Déir-el-Kamar, on trouva dans le bazar de Beyrouth le cadavre d'un musulman assassiné. C'était un garçon boucher, et on sait que les Turcs, ne voulant pas manger la chair d'un animal

tué par un chrétien, n'admettent que des musulmans dans cette profession. Or (détail que nous tenons de M. Suquet, médecin sanitaire français qui put examiner le cadavre), cet individu portait à la gorge une large plaie, indubitablement faite avec un de ces grands couteaux dont les garçons bouchers se servent pour saigner les moutons. Il était donc certain que cet homme avait été tué, à la suite d'une querelle, par un de ses camarades, musulman comme lui.

Mais cela ne faisait pas le compte des Turcs, qui décidèrent que ce fidèle sectateur de l'islam avait été égorgé par un chien de chrétien. A peine la nouvelle se répand-elle qu'une effervescence inouïe se développe dans les quartiers musulmans. En vain Omar Beyoun et quelques autres hommes sages essayent-ils de calmer leurs coreligionnaires; tous leurs efforts sont perdus. Les boutiques sont fermées, des chrétiens, des Européens même sont menacés et bâtonnés. Des bandes de musulmans armés parcourent les rues en vociférant qu'il faut en finir avec les *guiaours.*

Le consul général de France, M. le comte Bentivoglio, se rend au sérail pour demander des explications sur tout ce qui se passe au

kihaya du pacha, Achmet-effendi, l'un des plus fanatiques instigateurs des massacres, demeuré pour administrer la ville depuis que Khourchid était établi à Baabda. Au moment où le consul redescend dans la cour après une conférence assez longue avec le kihaya, un musulman, qui se disait parent de l'homme assassiné, s'écrie : « Voilà le misérable qui tient le meurtrier caché chez lui. Je vais le tuer. » Et il s'élance le sabre levé contre M. de Bentivoglio. Omar Beyoun, quelques autres musulmans et le drogman qui accompagnait le consul, M. Khadra, se jettent sur cet homme et le retiennent. Le consul ne pâlit pas, mais, peu au courant des mœurs de l'Orient et de la manière de penser des Turcs, au lieu d'exiger l'arrestation et le jugement immédiats du coupable ainsi qu'une éclatante réparation de la part du kihaya, il croit faire acte d'une magnanimité opportune en disant aux assistants : « Cet homme est un fou, laissez-le aller. » Paroles qui furent prises par les Turcs comme un acte de faiblesse et de crainte, car on ne gagne jamais à vouloir faire de la générosité avec des hommes qui ne comprennent qu'une chose, l'emploi de la force matérielle et brutale.

Pour calmer l'exaltation des esprits, il fallait

une victime expiatoire au fanatisme musulman. Vers trois heures de l'après-midi, on saisit en dehors des portes un malheureux chrétien maronite qui descendait de la montagne, déclara-t-il, pour se réfugier en ville. Quelques individus crient que c'est le coupable, et on le traîne en le chargeant de coups jusqu'au sérail où le kihaya constitue immédiatement un tribunal.

Ce malheureux avait une tache de vin sur une joue, et portait un mouchoir jaune sur la tête. Moyennant un *medjidié* d'or (un peu plus de 20 fr.) donné à chacun d'eux, on trouve une femme et un enfant de dix ans, qui déclarent s'être trouvés le matin au moment du meurtre, et avoir vu l'assassin, lequel avait une tache de vin à la joue et un mouchoir jaune sur la tête. Le chrétien a beau opposer une dénégation formelle, sur la déposition de ces deux témoins que n'admet pas la loi musulmane, il est condamné à mort. Le moufti refuse de signer la sentence (fait pour lequel le pacha le suspendit de ses fonctions); on passe outre malgré ce refus.

Quelques heures après, l'exécution avait lieu sur la place principale de Beyrouth, où le cadavre de l'innocent mis à mort d'une ma-

nière si odieuse était livré à tous les outrages de la foule musulmane, et demeurait exposé pendant trois jours.

XIII

Ce fut là, du reste, la dernière scène des massacres dans la région libanienne.

A force de tuer, les massacreurs s'étaient fatigués, des divisions s'étaient produites parmi eux. L'attitude énergique de la marine française et de son digne commandant, M. de la Roncière, commençait à leur imposer. Des bâtiments se portaient à la moindre alerte sur tous les points menacés de la côte. On parlait sérieusement de débarquements, et l'exemple de la résolution avec laquelle M. Krantz, commandant de *la Sentinelle*, avait mis à terre des hommes et du canon pour sauver Sayda, où un nouveau carnage se préparait, montrait assez que les annonces de ce genre seraient réalisées.

Tout cela n'était pas de nature à encourager

l'ardeur des exécuteurs des hautes-œuvres du fanatisme. Si les populations de la Syrie sont féroces, leur bravoure est fort peu développée, et l'idée d'un conflit avec les Francs ne plaisait ni aux Druses ni aux musulmans.

En même temps, les pertes au prix desquelles avait été achetée la prise de Zahleh, faisaient juger aux ennemis de la croix ce qui leur en coûterait s'ils voulaient compléter l'anéantissement projeté, dans le cas où les chrétiens se décideraient enfin à se défendre partout, au lieu de se laisser égorger comme des agneaux.

Khourchid-pacha, dans le plan qu'il avait conçu, plaçait bien l'invasion du Kesraouan et la destruction des établissements que ce district renfermait, après la ruine de Déir-el-Kamar, comme le couronnement suprême de l'entreprise contre les chrétiens. Mais ce n'était pas une chose facile que cette invasion, et au bout de quelques jours elle devint même impossible. L'imminence du danger fut plus forte chez les Maronites que les divisions intestines si habilement excitées chez eux depuis deux ans. Ils se réunirent, parvinrent à une entente. Yousef Kharram se mit à leur tête, et par ses habiles dispositions, par sa conduite à

la fois résolue et prudente, fit perdre aux musulmans et aux Druses l'espoir d'un prétexte pour attaquer le Kesraoüan et la conviction d'un succès au cas où cette attaque aurait lieu.

La réunion des circonstances que nous venons d'énumérer préserva le nord du Liban des désastres qui en avaient ravagé la partie méridionale, et sauva les survivants des boucheries précédentes, réfugiés dans les villes de la côte ou derrière les fortifications naturelles du Kesraouan. A partir du 20 juin les massacres cessèrent dans le pays des Maronites pour se reporter à l'intérieur des terres, là où les chrétiens ne pouvaient pas opposer de résistance, et où le bras des puissances européennes ne faisait pas sentir sa force. Depuis ce moment jusqu'à l'arrivée des troupes françaises, il y eut bien encore dans le Liban des meurtres individuels assez multipliés, des scènes de pillage et de dévastation. Mais la série des grands égorgements était terminée. Si nous voulions continuer l'exposé des faits dont le Liban fut témoin après l'émeute de Beyrouth, il nous faudrait consacrer un grand nombre de pages à des crimes locaux qui perdent toute importance à côté des crimes énormes que

nous avons racontés, et à côté du crime encore plus grand de Damas, dont le récit nous reste à faire.

Nous nous arrêtons donc à cette date, nous réservant de dire dans notre épilogue quelques mots des incidents qui se sont produits depuis le 20 juin dans la montagne arrosée de torrents de sang chrétien.

XIV

Nous ne voulons cependant pas terminer la portion de notre récit qui se rapporte aux événements dont le Liban a été le théâtre, sans faire une sorte de récapitulation du nombre des victimes et des désastres matériels.

Nous l'avons déjà dit dans notre préface, ce n'est pas du roman que nous faisons, c'est de l'histoire. Mais cette histoire est tellement invraisemblable à force d'être odieuse, qu'il est nécessaire de placer des chiffres sous les yeux du lecteur pour lui prouver que nous n'avons rien exagéré.

Les nombres des morts du 30 mai au 20 juin, dans l'étendue du Liban et de la Célésyrie, sont :

Dans les districts du Metn, du Ghourb et dans les environs immédiats de Beyrouth......	400
A Sayda, Djezzin et dans le pays alentour...	1800
Dans les districts de Hasbeiya et de Rascheiya.	2500
A Zahleh	250
A Déir-el-Kamar	2200
A Beit-ed-Din...........................	121
Dans le Belad-Baalbek..................	500

En tout, 7771 personnes de tout âge et de tout sexe, égorgées dans l'espace de 22 jours !

Quant aux dévastations, en voici le relevé :

360 villages détruits.
560 églises renversées.
42 couvents brûlés.
28 écoles détruites, lesquelles comptaient 1830 élèves.

Il faut ajouter à ces ruines la perte totale des récoltes dans toute la région où se sont étendus les massacres et les dévastations. En supputant d'après le produit des récoltes dans les années ordinaires, en y ajoutant la valeur des maisons détruites, du mobilier pillé, des bestiaux enlevés, des marchandises anéanties, un rapport consulaire, publié dans le *Moniteur* du

18 septembre 1860, évalue ainsi les pertes éprouvées par les chrétiens :

Dans le Metn, le Ghourb et les pays autour de Sayda et de Djezzin...	30 000 000 fr.
A Déir-el-Kamar..................	25 000 000
A Zahleh.........................	25 000 000
A Hasbeiya et Rascheiya..........	6 000 000
Dans le Belad-Baalbek............	5 000 000
Total...............	91 000 000 fr.

En outre, la perte causée aux négociants des villes du littoral par l'interruption absolue de toute affaire de commerce pendant deux mois, est évaluée à 4 000 000 de francs.

C'est donc 95 millions qu'a coûté aux chrétiens de la côte de Syrie, du Liban et de la Célésyrie, l'accomplissement du complot infernal conçu entre musulmans et Druses, sous la direction des deux pachas de Damas et de Beyrouth.

Ces chiffres ont une telle éloquence que l'on ne saurait rien y ajouter.

Et cependant les massacres du Liban n'approchent pas de l'horreur des scènes de Damas qui nous restent à raconter.



DEUXIÈME PARTIE.

DAMAS

DAMAS.

I

Le signal définitif du carnage des chrétiens était parti de Damas, comme nous l'avons raconté au début de notre première partie.

Cependant la dévastation s'était promenée dans tout le Liban pendant les mois de mai et de juin, sans qu'on eût eu dans cette ville autre chose que des craintes. Ces craintes même, tous ne les partageaient pas, et certains habitants de la ville affectaient une confiance absolue dans l'issue des événements.

Il faut le dire, en effet, rien ne semblait motiver le massacre dans cette ville. Les musulmans de Damas étaient bien connus pour leur fanatisme et leur férocité, mais les chrétiens

y étaient si pacifiques et si soumis que le prétexte semblait devoir manquer pour les immoler.

« Assurément, dit M. Baptistin Poujoulat, à qui nous devons les renseignements les plus complets et les plus précis sur les événements de Damas, les massacres du Liban sont horribles, et ce qui les rend plus horribles encore, c'est la trahison ottomane devenue évidente. Mais au moins il y avait dans le Liban deux nations ennemies depuis longtemps, deux nations qui avaient été souvent en guerre, et au sein desquelles fermentaient les haines et les vengeances. Mais ce qui est inouï, unique, peut-être, dans l'histoire, ce sont les massacres de Damas. Je connais cette ville et les diverses populations qui l'habitent : eh bien! je vous déclare qu'on ne saurait rien imaginer dans le monde de plus pacifique, de plus doux, de plus humble, de plus soumis que les 25 000 ou 30 000 chrétiens de Damas, placés en face de 140 000 musulmans. Les chrétiens de cette ville n'ont aucune espèce d'armes dans leurs maisons, ils n'en ont jamais eu, et c'est à cause de cela que les cannibales et les voleurs sont tombés sur eux. Ici le com-

plot et les meurtres qui l'ont suivi sont sans excuse comme sans précédent. C'est effroyable de lâcheté et d'infamie.

« Il n'y avait pas seulement là la soif du sang des chrétiens, mais aussi la soif de leurs richesses. Songez qu'il est défendu aux chrétiens de Damas d'être propriétaires fonciers; défense, d'ailleurs, qui s'étend sur presque tous les chrétiens de l'empire turc; mais le commerce ne leur est pas défendu, et les chrétiens damasquins l'exerçaient sur une vaste échelle. Ne pouvant appliquer leurs fonds à l'acquisition de terres, ils les employaient à acheter des marchandises qu'ils revendaient, à embellir l'intérieur de leurs maisons, à couvrir de bijoux leurs femmes et leurs filles. »

II

Lorsque la nouvelle des massacres de Hasbeiya et de Rascheiya fut apportée dans la grande cité syrienne par les quelques individus

qui avaient pu y échapper; lorsque l'on apprit la chute de Zahleh et le carnage de Déir-el-Kamar, les consuls européens vinrent trouver le gouverneur Achmet-pacha et lui demandèrent au nom de leurs gouvernements respectifs de déclarer, oui ou non, s'il y avait péril pour les chrétiens, à Damas. Achmet, qui avait présidé le conciliabule des premiers jours de mars, jura par Mahomet qu'il répondait de tout et que rien n'arriverait.

Quelques jours après les évêques de tous les rites qui n'étaient pas encore rassurés par ses paroles, lui adressèrent une supplique collective pour lui exposer leurs craintes et lui demander de continuer à les protéger, eux et les peuples placés sous leur garde. Le séraskier leur répondit la lettre suivante qui doit demeurer acquise à l'histoire comme un monument de la plus odieuse perfidie?

« J'ai reçu le rapport que vous m'avez adressé relatant les événements du Liban et me faisant part du peu de sécurité et de l'inquiétude des membres de 27 communautés, inquiétude provenant de propos tenus par des personnes malveillantes, et où vous me demandez de prendre des mesures en conséquence.

« Je m'empresse de vous prévenir que la

miséricorde souveraine du sultan assure de tout temps, dans toutes les circonstances et toujours, la tranquillité et le bien-être de ses sujets et de tous ceux qui vivent sous l'ombre de ses ailes.

« Tous les représentants de la Sublime Porte agissent en conséquence et emploient tous les moyens nécessaires pour maintenir la sécurité et la tranquillité publiques. Ceci est connu de tout le monde et personne ne peut le nier. Ceci est tellement vrai que, dès le commencement des troubles, on a pris des mesures pour éviter et empêcher tout conflit, afin que ces contrées restent tranquilles, surtout la ville de Damas qui relève directement de la Sublime Porte. Les mesures déjà prises sont plus que suffisantes pour maintenir le bon ordre et empêcher qu'il ne soit troublé.

« En conséquence, je ne puis permettre la continuation des soupçons et de la frayeur qui s'est emparée des membres de vos communautés. Je me fais un devoir de vous communiquer l'état des choses avec l'espérance que vous voudrez faire part de ce qui précède à vos communautés, afin qu'elles vivent dans la plus parfaite tranquillité. »

Cependant si quelques personnes, entre

autres plusieurs consuls, se montraient entièrement satisfaits de semblables assurances et raillaient ceux qui pouvaient garder encore quelques inquiétudes, les appréhensions des chrétiens indigènes et de tous les esprits clairvoyants parmi les Européens grandissaient chaque jour. Les musulmans de Damas achetaient des armes, fourbissaient celles qu'ils avaient déjà en leur possession et, insultant les chrétiens lorsqu'ils passaient dans les rues, annonçaient publiquement un prochain massacre. Tous les jours de nouveaux fugitifs venaient chercher un asile dans la cité, car les villages chrétiens des alentours étaient successivement dévastés et détruits par les Druses et les musulmans de la contrée.

En repassant dans son esprit les scènes de Hasbeiya, de Rascheiya et de Déir-el-Kamar on se demandait si, comme il n'était malheureusement que trop vrai, les promesses des autorités turques ne cachaient pas quelque effroyable piége. Aussi M. Lanusse, chancelier du consulat de France, qui le gérait alors en l'absence du consul M. Outrey, et M. Spartalis, consul de Grèce, lesquels avaient seuls dans tout le corps consulaire compris suffisamment l'étendue du danger qui menaçait la ville, se

décidèrent-ils à députer leurs drogmans auprès des principaux chefs de la religion mahométane à Damas, pour leur demander ce qui en était réellement et les supplier d'intervenir afin d'empêcher le sang innocent de couler.

Les deux envoyés visitèrent d'abord Abdallah-el-Halébi, le scheikh-oul-islam dont nous avons déjà parlé à l'occasion de la réunion secrète du mois de mars. Ce personnage, l'âme de la conspiration antichrétienne avec Achmet-pacha, montra autant de dissimulation que son complice. « Bien que les chrétiens de cette ville sainte, dit-il, aient un peu oublié, depuis quelques années, leur condition première, celle de rayas, bien qu'ils aient abusé trop souvent des bontés que nous avons fait pleuvoir sur leurs têtes, ils peuvent néanmoins être tranquilles, aucun malheur ne leur arrivera. »

En sortant de chez Abdallah-el-Halébi les deux drogmans se rendirent chez Salih-Ghorbatzy-Mahaïni-Zadé, après lui le plus important des docteurs de la loi. Celui-là était un honnête homme; il ne voulut pas du moins tromper. Quand on lui eut rapporté les paroles d'Abdallah : « Ce ne sont là que des paroles vaines, répondit-il; les oulémas ne perdent pas leur temps à environner les chrétiens de

leur protection. Je vous dis, moi qui sais les choses, que plus de 1800 fusils ont été distribués il n'y a que quelques jours au peuple de Damas, et qu'il faut vous attendre bientôt à une horrible émeute. »

C'était le 3 juillet que ces paroles étaient prononcées.

Dans les jours qui suivirent, les outrages aux chrétiens se multiplièrent. Les musulmans cherchaient à les pousser à bout pour faire naître le prétexte d'une collision.

Des gens à figure sinistre entraient dans les églises, chez les lazaristes, chez les Sœurs de charité, examinaient tout et disaient avec des ricanements immondes : « Encore quelques jours et nous ferons de votre église une belle mosquée! Encore quelques jours, et nous n'entrerons pas ici furtivement, mais en maîtres, car nous sommes les maîtres partout où sont les chrétiens. »

Dans les rues les musulmans traçaient des croix à terre, et quand ils voyaient venir des chrétiens, formant la haie, ils les obligeaient, avec de grands éclats de rire, à marcher sur ces croix. Les chiens errants qui pullulent à Damas comme dans toutes les villes musulmanes avaient tous à leur cou des croix de

bois que les fanatiques leur avaient attachées comme une nouvelle insulte au signe de la rédemption. D'autres portaient des écriteaux où on lisait : « Consul de France, consul d'Autriche, consul de Russie, » etc. « L'Angleterre, remarque M. Poujoulat, a eu le triste honneur d'échapper seule à ces outrages. »

III

Enfin, le 9 juillet eut lieu l'explosion, attendue par les uns, démentie jusqu'au dernier moment par les autres.

Ici nous laisserons la parole à M. Poujoulat.

« Le travail de la mort commença à midi précis, au moment où les mille voix des *muezzins* appelaient les *croyants* à la prière ou à l'assassinat. Il n'y avait à Damas, à cette heure-là, pas un seul Druse, pas un seul Bédouin. Il n'y avait que les soldats du sultan et les musulmans de la cité. Ce sont donc ceux-ci qui ont commencé les premiers; ils ont été les plus nombreux ouvriers du crime.

« Ils entrèrent par escouades de 5 ou 600, et par divers côtés, dans le Harat-el-Nassara (quartier des chrétiens). Les soldats turcs marchaient en tête. Après eux venaient les musulmans de Damas, armés de sabres, de tromblons énormes et de haches *toutes neuves*. Oui, on a remarqué que les haches sortaient à peine des mains de l'ouvrier. La conspiration les avait préparées. Les pillards, armés seulement d'une hache, suivaient les égorgeurs; le cortége de la mort et de la dévastation se terminait par d'abominables femmes, la fange de Damas. Ces femmes avilies excitaient les hommes au pillage, au meurtre, à l'incendie.

« Des bandes avaient été placées sur toutes les limites du quartier chrétien, afin de préserver du feu les maisons turques du voisinage. Et ceci avait été tellement bien calculé, bien organisé, que pas une seule maison turque n'a été atteinte par l'incendie pendant qu'un feu immense dévorait le quartier chrétien.

« Les escouades s'avançaient donc ainsi dans les rues du Harat-el-Nassara. J'ai vu au-dessus de la porte de chaque maison chrétienne un rond fait au charbon. C'était le signe tracé, dans la nuit précédente, par des mains

infâmes, pour marquer la demeure où il fallait entrer. Arrivés devant la porte, les soldats du sultan ouvraient les rangs et laissaient passer les bandits. Ceux-ci volaient tout ce qui tombait sous leurs mains. Ils enveloppaient les soieries en dépôt, les riches habits, les narghilés, les bijoux, l'or, l'argent, les matelas fins, les belles couvertures, dans de grandes pièces d'étoffes servant de rideaux aux riches, où sont déposées les literies, ou dans les étoffes qui recouvraient les divans, et ils apportaient le tout au dehors.

« Les soldats, restés à la porte, avaient le privilége de choisir ce qui pouvait le plus leur plaire; puis les pillards s'emparaient du reste et le portaient en lieu sûr, pendant que les autres musulmans égorgeaient.

« Tout s'y faisait simultanément : avec l'égorgement commençait l'incendie.

« Quand il arrivait que de pauvres malheureux, voulant sauver leur vie, paraissaient à la porte pour sortir, les soldats ottomans les repoussaient dans l'intérieur, et quand les victimes tombaient à leurs pieds pour leur demander l'existence, ils leur enfonçaient la baïonnette dans le ventre.

« Lorsque c'était une jeune femme ou une

jeune fille qui venait implorer la pitié des nizams, ceux-ci les déshonoraient sur la voie publique, puis les abandonnaient à qui voulait les prendre.

« Plus de mille jeunes filles de douze à dix-huit ans ont été outragées par ces misérables. Des centaines de femmes et de jeunes filles chrétiennes s'étaient réfugiées dans une maison de bains de leur quartier, et c'est là que les plus épouvantables horreurs ont été commises sur ces créatures en larmes et sans défense.

« Et maintenant, quand des chrétiens passent dans les rues de Damas, les musulmans, faisant allusion à ces crimes sans nom, leur lancent, avec un rire de l'enfer, des paroles que je n'ai pas le courage de répéter. J'ajoute un fait ici. Le nombre des jeunes filles enlevées et entrées dans les harems est de mille. Beaucoup d'entre elles sont encore entre les mains des Kurdes, dans leur quartier nord-ouest de Damas. Rien n'a été fait jusqu'à présent pour rendre ces enfants à leurs familles. »

IV

Le massacre, le pillage et l'incendie, dans le quartier chrétien de Damas, durèrent cinq journées entières, celles des 9, 10, 11, 12 et 13 juillet !

Raconter jour par jour ce qui se passa alors serait une tâche monotone à force d'horreur. A chaque maison les mêmes scènes se répétèrent, ne variant que par de nouveaux raffinements de supplices inventés par les égorgeurs pour mieux torturer leurs victimes.

Qui d'ailleurs pourra jamais redire toutes les scènes de ce drame gigantesque et sanglant? Combien de traits d'horrible férocité de la part des bourreaux, de résignation sublime de la part des victimes, ensevelis à jamais dans l'obscurité par la mort !

Deux ou trois épisodes seulement, choisis entre des milliers, feront ressortir encore l'horreur des égorgements de Damas, horreur

qui n'est égalée que par celle des massacres de Chio en 1821.

Le négociant maronite le plus riche de la ville était un vieillard vénérable nommé Francis Moussabéki, dont le nom et la généreuse hospitalité sont bien connus de tous les voyageurs européens qui ont visité Damas avant les événements de 1860. Deux mois avant les massacres, Moussabéki avait prêté 800 000 piastres (160 000 francs) au chef des oulémas Abdallah-el-Halébi. Celui-ci, dès le premier moment de la tuerie, envoie deux assassins chez son créancier. Ils entrent et proposent au vieillard l'apostasie ou la mort. « Qu'Abdallah garde mon argent si cela lui plaît, répond Moussabéki; quant à moi, je ne trahirai point mon Dieu; il m'a enseigné à ne pas craindre ceux qui font du mal au corps, mais ceux seulement qui peuvent perdre l'âme. Je suis chrétien! ». En disant ces mots il tombe à genoux et commence une prière que les deux bourreaux ne lui laissent pas achever.

Un musulman damasquin, gravement malade, apprend à son lit de mort que les *vrais croyants* exterminent les *infidèles*, conformément aux préceptes du prophète. Il demande à ses parents, comme une dernière faveur, qu'on

lui amène un *guiaour* enchaîné. On accomplit ce vœu. Alors le moribond se soulève avec effort sur son lit, saisit un pistolet, le décharge sur le chrétien qui tombe mort, et expire lui-même quelques instants après avoir commis ce crime.

Énumérer les variétés innombrables de supplices mis en œuvre par les exécuteurs de la boucherie de Damas, serait énumérer tous les caprices de férocité dont la nature humaine est capable alors qu'elle s'enivre de sang et que le fanatisme excite à leur plus haute puissance les instincts de la barbarie. Ici un chretien était brûlé vif, là on lui coupait successivement les quatre membres. A un autre on déchiquetait le corps à coups de poignard. Un quatrième était écorché vif. On a vu de ces malheureux pendus par les pieds au-dessus d'un brasier et rôtis ainsi à petit feu. On a vu des femmes enceintes à qui les musulmans ouvraient le ventre, puis jetaient dans le fleuve qui arrose Damas le fruit de leurs entrailles, ou bien le faisaient rôtir à la pointe d'une baïonnette. Nous nous arrêtons, car la plume se refuse à continuer une semblable énumération.

Partout avant de les égorger, les bourreaux offraient la vie à leurs victimes si elles consen-

taient à embrasser la foi de Mahomet. Nous le disons avec un cœur navré, nombre de chrétiens de Damas apostasièrent, cédant à la terreur. Mais le plus souvent cette lâcheté ne les sauva pas. « C'est bien, disaient alors les assassins, tu as fait ce que nous avons voulu. Maintenant tu iras en enfer, car Jésus te repoussera, et Mahomet ne veut pas de ceux qui viennent à lui par la crainte. Meurs donc. » Et le malheureux tombait percé de coups. D'autres fois on variait la funèbre plaisanterie: « Te voilà un vrai croyant, disait-on. Tu es sûr d'aller au paradis; vas-y donc avant que tes péchés ne te l'aient fait perdre. » Et le dénoûment de ces discours était toujours le même.

Les établissements européens excitaient surtout la rage des fanatiques. La première maison assaillie fut le consulat de Russie. Tous les autres consulats furent aussi saccagés et brûlés dans la journée du 9 juillet. Mais les consuls purent fuir. Cependant ceux de Hollande et d'Amérique furent grièvement blessés. Seul le consulat anglais eut le honteux privilége d'être épargné. « A qui appartient cette maison? dit une bande d'égorgeurs en passant devant la porte. — A l'Angleterre. — Alors respectons-la, c'est une maison amie. »

Les pères franciscains de terre sainte ne furent pas aussi heureux que les consuls. Le 9 juillet, à 3 heures de l'après-midi, on vint leur dire de fuir et de se réfugier chez Abd-el-Kader.

« Que craindrions-nous? répondent les franciscains. Nous n'avons jamais fait que du bien aux musulmans; pourquoi nous feraient-ils du mal? Leurs enfants suivent nos classes et nous regardent comme leurs pères. D'ailleurs, si la maison d'Abd-el-Kader est française, la nôtre l'est aussi. On n'oserait pas nous attaquer, car qui nous touche touche à la France. »

Une heure après, une bande de musulmans brise les portes et pénètre dans le couvent. Les franciscains courent à leur chapelle et se groupent autour de l'autel avec une centaine de chrétiens qui avaient cherché un refuge chez eux.

Les assassins entrent, conduits par les élèves musulmans des religieux. Un Turc monte dans le clocher. Il était convenu entre les musulmans qu'on égorgerait un franciscain à chaque coup de cloche.

Le premier coup retentit : « Première messe pour Napoléon! » vocifèrent les massacreurs, et un religieux tombe mort.

Au second coup : « Seconde messe pour le consul de France! » Un second père est égorgé.

Au troisième coup : « Troisième messe pour Lanusse, chancelier du consulat de France! » Troisième victime parmi les enfants de saint François.

Enfin, le quatrième et dernier coup sonne: « Quatrième messe pour ceux qui ont coutume de venir dans ce lieu maudit! » A ces mots, la tête du supérieur roule sur les marches de l'autel.

Après avoir ainsi immolé les religieux, la horde immonde se jette sur les chrétiens réfugiés avec eux dans l'église. Deux seulement, le cuisinier du couvent et un professeur de l'école, échappent à la mort en se cachant parmi les cadavres.

Après la ruine de la maison des franciscains, vient celle de la maison des lazaristes et des Sœurs de charité, admirable établissement, français encore, fondé depuis quelques années seulement par le R. P. Leroy, et dont la construction avait coûté un million. Du moins les lazaristes et les sœurs, avant l'invasion de leur maison, avaient pu chercher un refuge plus sûr. Les fanatiques ne trouvèrent à détruire

que des objets matériels. Mais quelques jours après, le R. P. Leroy mourait de douleur de voir anéantir l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie et tous les efforts de sa charité.

Quand il s'agissait des maisons religieuses et des églises, la rage musulmane ne trouvait pas que l'incendie suffît comme moyen de destruction. Trois couvents furent démolis pierre à pierre, du 9 au 13 juillet : celui des pères de terre sainte, celui du Sinaï et celui du saint sépulcre. Ces deux derniers étaient aux Grecs. Onze églises furent rasées de même, dans le même espace de temps: une aux Maronites, deux aux lazaristes, une aux franciscains, une aux Arméniens catholiques, une aux Arméniens eutychiens, une aux Syriens catholiques, une aux jacobites, une aux Grecs-Unis, deux aux Grecs *orthodoxes*. On le voit, le fanatisme islamique ne distinguait ni les rites ni les communions; ce qu'il frappait, c'était le christianisme sous toutes ses formes.

Deux patriarches des deux rites grecs résidaient à Damas. Leurs palais étaient les plus splendides maisons chrétiennes de la ville. Ils furent pillés et brûlés. Les spoliateurs y firent un butin immense, particulièrement dans celui des Grecs *orthodoxes*. Plus de dix-huit cents

personnes périrent dans ce dernier palais, où elles avaient cherché un asile.

Il est une circonstance sur laquelle on ne saurait assez insister, qu'on ne mettra jamais dans un jour assez éclatant. C'est que le massacre de Damas a été l'œuvre *exclusive* des sectateurs de Mahomet, des musulmans de la ville même et des soldats de l'armée turque. Au moment où commença le carnage, *il n'y avait pas un seul Druse dans la ville.* C'est seulement dans la soirée du 9 juillet qu'il en vint cent cinquante des villages voisins de Djérémana, Sahnaya et Aschrafié. *Pendant les jours suivants, il n'en entra pas un à Damas.* Non, nous nous trompons, il en entra une troupe venant du Haouran, *mais pour protéger les chrétiens et non pour massacrer,* comme nous le raconterons dans le paragraphe suivant.

Quant aux Bédouins du désert, ils vinrent au nombre de six cents dans la journée du 11 juillet. Encore bien peu entrèrent-ils en ville. Leur seul mobile était le pillage, et ils trouvèrent plus commode de se placer aux portes de la cité pour voler aux voleurs le butin qu'ils emportaient.

Pendant tout le temps que dura le carnage, Achmet-pacha demeura enfermé dans la cita-

delle, sans faire un mouvement, sans donner un ordre à ses troupes, sans faire autre chose que de réprimander sévèrement un officier qui avait cru devoir s'opposer aux assassins le premier jour dans le quartier du Meïdan, qu'il avait mission de garder. Comme Néron pendant l'incendie de Rome, il contemplait des fenêtres de son palais la marche de la destruction qu'il avait organisée; et pour étouffer les cris des victimes, se faisait jouer des symphonies par la musique militaire.

V

Il est temps de détourner les yeux de ces horreurs auxquelles l'imagination se refuse à croire, bien qu'elles ne soient que trop vraies. Il est temps de chercher un spectacle consolant dans la conduite du dernier grand homme de l'islamisme, qui entreprit de sauver l'honneur de sa religion en s'opposant au torrent du fanatisme, et qui du moins pendant ces sinistres journées s'acquit une

gloire immortelle dans les annales de l'humanité.

Tout le monde a déjà nommé l'émir Abd-el-Kader.

Rendu à la liberté par un acte généreux, dont les dernières circonstances ont prouvé toute la sagesse, notre ancien et vaillant ennemi demeurait à Damas, entouré d'une petite cour de serviteurs fidèles, sous la protection de la France, vivant de la pension que lui fait notre gouvernement.

Esprit élevé, cœur noble, vaste intelligence, supérieure à celle de tous ses coreligionnaires, Abd-el-Kader, sans vouloir prendre ce vernis menteur de civilisation européenne dont les Turcs se parent, avait compris mieux qu'aucun d'eux le siècle où il vivait. L'expérience de sa propre histoire lui avait révélé la supériorité de la civilisation chrétienne. Il avait compris que lutter contre elle serait se briser, et amener la perte définitive de l'islamisme. Et s'il demeurait toujours profondément attaché à la foi de l'islam, dont il était un pontife inspiré, il avait appris dans son contact avec les chrétiens à admirer et à pratiquer quelques-unes de leurs vertus, inconnues d'ordinaire aux musulmans : la charité, la généro-

sité, le dévouement, la clémence et le respect de la parole jurée.

Aussi, dès le premier jour où il fut question de dangers pour les chrétiens de Damas, n'hésita-t-il pas un seul instant sur ce qu'il devait faire. Il courut chez M. Lanusse, se mit lui et ses cavaliers à la disposition du consulat de France, et offrit sa maison aux consuls et à tous les chrétiens comme un refuge qu'il saurait défendre jusqu'à la mort.

Quelque temps après, sur la demande des consuls européens, Achmet-pacha rassembla un *medjlis* militaire ou conseil de guerre, pour aviser aux mesures à prendre pour sauvegarder la sécurité de la ville. Des membres de ce conseil, les uns disaient qu'on ne pouvait rien, qu'il n'y avait rien à faire. Les autres ne cachaient pas leur pensée que l'anéantissement des chrétiens serait une chose désirable et heureuse. Abd-el-Kader assistait à la séance; il se leva indigné : « Je suis meilleur musulman que vous, dit-il, et je l'ai prouvé en combattant si longtemps les Français. Mais ce que vous voulez faire est odieux, contraire à notre loi. Pour moi, je suis maintenant le serviteur de l'empereur Napoléon et je défendrai les chrétiens. Si un massacre a lieu, je me place-

rai au milieu de leur quartier avec mes serviteurs, je les défendrai et je périrai là s'il le faut pour sauver l'honneur de l'islamisme. »

Bientôt vint la lugubre journée du 9 juillet.

Abd-el-Kader, qui avait été passer quelques jours dans les environs de Damas, prévenu à temps, rentra en ville avec ce qu'il avait pu rassembler d'Algériens au moment même ou la tuerie commençait. Il courut d'abord au consulat de France, où les consuls de Grèce et de Russie étaient réunis avec M. Lanusse, tandis que les autres consuls s'étaient sauvés dans la citadelle. Emmenant avec lui les trois agents européens, il les conduisit dans sa maison avec toutes les familles chrétiennes qu'il rencontra sur sa route. Jusqu'à la nuit il sortit sept fois et à chaque fois il escorta chez lui ou à la citadelle des milliers de chrétiens éperdus. Le soir venu, il avait consigné à la citadelle 11000 hommes, femmes et enfants. Sa propre demeure en contenait plus de 3000. C'était au péril de ses jours qu'il accomplissait ces généreuses sorties. Sept hommes de son escorte furent tués à ses côtés, et dans le nombre était un *schérif* que son turban vert, marque distinctive des descendants du prophète, désignait cependant au respect de la populace musulmane.

Dans la soirée, l'émir s'occupa du salut des lazaristes et des Sœurs de charité.

Leur maison, située dans une partie reculée du quartier chrétien, n'avait pas encore été attaquée comme celle des franciscains. Mais prêtres, sœurs, enfants des écoles, réunis dans la chapelle avec quelques centaines de fuyards, s'attendaient à la mort d'un instant à l'autre. Enfin à onze heures du soir on frappe à leur porte. C'étaient les Algériens d'Abd-el-Kader. Une première caravane, composée des lazaristes et des chrétiens cachés chez eux, part après avoir consommé à la hâte les hosties renfermées dans le tabernacle pour éviter toute profanation. Elle arrive sans encombre à la maison de l'émir. Les Algériens repartent encore, et au bout d'une heure ramènent au travers des rues, jonchées de cadavres et éclairées par l'incendie, les sœurs avec les 200 jeunes filles de leur école.

Le lendemain l'œuvre de salut se continue. M. Lanusse et M. Spartalis, consul de Grèce, vêtus en Arabes, parcourent la ville avec les cavaliers d'Abd-el-Kader et arrachent à la mort ce qu'ils rencontrent de chrétiens.

« Le mercredi 11 juillet, troisième jour du massacre, raconte M. Baptistin Poujoulat d'a-

près le récit de M. Spartalis, témoin oculaire, l'émir va trouver Achmet-pacha dans la citadelle.

« Excellence, lui dit Abd-el-Kader, tout ce « qui se passe en ce moment est infâme et « déshonorant pour l'islamisme; j'ai des hom« mes dévoués; nommez-moi votre lieutenant, « donnez-moi des ordres. — Bonne pensée, « répondit le traître; voulez-vous des fusils? « Il y en a là 400 à votre disposition. Dans « une heure ils seront chez vous, et faites pour « le mieux. »

« Les fusils sont transportés chez l'émir, heureux de pouvoir mettre fin à tant d'horreurs. A peine est-il arrivé chez lui, qu'il reçoit d'Achmet-pacha une défense formelle de prendre les armes contre les musulmans. Il lui disait : *Ne vous mêlez pas de cette affaire.* Seulement le traître avait soin de faire remarquer dans son billet que cette décision avait été prise par le grand conseil.

« Sur ces entrefaites Sidi-Kadour, qui remplit auprès d'Abd-el-Kader les fonctions de ministre, arrive chez l'émir. Il lui dit qu'il vient d'apprendre de bonne source qu'Abdallah-el-Halébi a chargé 5000 bandits d'attaquer Abd-el-Kader dans sa maison.

« Nous allons voir ! » dit l'émir d'un ton terrible. Et il donna ses ordres à Sidi-Kadour. Ces ordres, les voici : placer de petits détachements d'Algériens dans les divers quartiers de la ville ; établir dans la citadelle même quelques centaines d'Africains déguisés en musulmans de Damas ; si la maison de l'émir est attaquée, les petits détachements doivent mettre le feu à la ville ; les Algériens de la citadelle tuer Achmet-pacha, enclouer les canons et tomber avec la plus vive énergie sur les soldats turcs et sur tous les assassins.

« M. Spartalis rentra chez l'émir au moment où il venait de donner ces ordres. L'émir lui dit : « Je vois que cette ville est perdue. C'est « la permission de Dieu. Nous mourrons, mais « nous ne devons pas mourir comme des fem- « mes ! Il faut nous battre. Il faut, vous tous, « chrétiens, qui êtes ici autour de moi, vous « armer et vous défendre. »

« Les chrétiens mâles, européens ou indigènes, étaient au nombre d'environ 500. Ils prirent des fusils et des sabres, attendant de marcher au premier signal d'Abd-el-Kader. L'un des fils de l'émir était là. « Allez, lui dit son « père avec calme, allez me préparer mes ar- « mes. »

« Et le jeune Africain, après un signe de tête respectueux, sortit pour obéir à son père. »

L'arrivée d'un secours imprévu empêcha la lutte suprême qui se préparait et sauva les chrétiens réfugiés chez Abd-el-Kader et à la citadelle.

Un scheikh druse du Haourân, nommé Assaad-Amer, était en relations très-étroites avec le consul de Grèce. Avant le 9 juillet, il lui avait écrit pour se mettre en cas de danger à sa disposition, lui et ses hommes. Dès que le sang commença à couler, M. Spartalis lui expédia en toute hâte un exprès pour lui dire : « Arrivez ; venez vous mettre sous les ordres d'Abd-el-Kader. » Assaad-Amer ne se le fit pas dire deux fois, et le 11, au moment même où l'émir se préparait à repousser l'agression contre sa demeure, on vit arriver le scheikh haouranien conduisant 1500 hommes.

Un secours de cette importance donnait des chances de succès aux chrétiens et à leurs défenseurs dans le cas où un combat s'engagerait. Aussi, plus lâches encore que féroces, les hordes des assassins renoncèrent-elles à assaillir la maison d'Abd-el-Kader et à égorger les chrétiens enfermés dans la citadelle. Achever la dévastation du Harat-el-Nassara était une œuvre plus facile et sans danger, d'autant plus que le

renfort d'Assaad-Amer arrivait trop tard pour qu'on pût essayer quelque chose de ce côté. On ne pouvait que protéger les chrétiens arrachés à la mort dans le cours des deux premières journées.

Mais la présence d'un renfort pour accomplir du moins cette tâche restreinte était d'autant plus nécessaire que, le soir du même jour, on vint prévenir l'émir que les femmes conduites par lui dans l'enceinte de la citadelle et placées sous la sauvegarde d'Achmet-pacha étaient tourmentées et menacées de violences par la garnison, et que des milliers de malheureux qu'il avait renfermés là étaient en proie aux tortures de la faim. Les consuls et Abd-el-Kader tinrent conseil. Les vivres manquaient aussi chez l'émir. Il fut convenu que l'on ne laisserait chez lui que le nombre de personnes qui pouvaient s'y abriter et y vivre, et que les autres allaient se rendre avec les autorités à la citadelle sous la protection des Algériens et des Druses. Ce qui fut fait.

Le gérant du consulat de France et le consul de Grèce allèrent à la citadelle pour veiller à la sûreté des réfugiés : les lazaristes et les Sœurs de charité les accompagnèrent pour consoler et soigner ces malheureux. M. Lanusse

fit acheter le pain et les denrées de toute espèce qu'on put trouver, et les lazaristes et les sœurs en firent la distribution.

C'était un spectacle lamentable que celui de ces onze mille infortunés des deux sexes et de tout âge entassés dans les vastes terrains découverts de la citadelle. Hommes, femmes, enfants gisaient pêle-mêle, en proie à d'indicibles terreurs : ils passèrent ainsi huit jours, huit siècles, sous les rayons d'un soleil torréfiant, huit nuits glacées par d'abondantes rosées, sans abri, sans couvertures, sur la terre nue, n'osant s'éloigner les uns des autres de dix pas, même pour satisfaire aux exigences les plus intimes de la nature, tous malades, grelottant de la fièvre, presque sans pain et sans eau, assistant chaque jour à l'agonie de plusieurs d'entre eux. Des femmes accouchèrent, d'autres avortèrent dans cette épouvantable position, sans soins d'aucun genre. Le plus morne silence régnait sur cette multitude désespérée, qui suivait avec effroi les bruits du dehors et croyait le moment fatal arrivé chaque fois que les cris des égorgeurs se rapprochaient. L'arrivée de M. Lanusse, la présence des prêtres lazaristes et des sœurs rendit un peu de courage à ces infortunés.

VI

Enfin, le 13 juillet, les musulmans s'arrêtèrent, faute de victimes à égorger, faute de maisons à saccager encore et à brûler.

Le même jour, un nouveau gouverneur envoyé pour remplacer Achmet, Mohammer-pacha, entra dans la ville avec 3000 soldats. Peu après on y vit aussi arriver le consul de France, M. Outrey, accouru de Paris où il se trouvait en congé, au premier bruit des événements du Liban. Un ordre relatif fut rétabli à Damas.

Le carnage avait duré cinq jours entiers. 8500 chrétiens étaient tombés sous les coups des assassins. 3800 maisons avaient été brûlées. Et les dégâts matériels, la valeur de l'argent, des meubles, des marchandises enlevés dans le pillage montait à plus de 100 millions.



ÉPILOGUE

ÉPILOGUE.

Nous avons raconté, sans rien affaiblir, mais sans non plus rien exagérer, les deux actes de la sanglante tragédie dont la Syrie s'est vue le théâtre de mai à juillet 1860. Il nous reste à dire deux mots de ce qui s'est produit depuis lors dans ce malheureux pays.

Ici nous serons forcément très-bref. Raconter en détail et apprécier les événements survenus en Syrie depuis la cessation des massacres serait une chose qui nous amènerait par une pente inévitable à faire de la politique, et nous n'en faisons pas ici ; nous racontons seulement, laissant au lecteur à tirer lui-même les conclusions de notre récit.

L'Europe chrétienne tout entière fut soulevée d'indignation à la nouvelle des carnages du Liban et de Damas. Une conférence se réunit à Paris et décida une intervention pour se-

courir les victimes et punir les assassins. La France eut l'insigne honneur de voir ses soldats choisis par l'Europe pour l'accomplissement de cette noble mission.

Au même moment où nos troupes partaient pour fouler le sol où les attendaient les souvenirs de Godefroi de Bouillon, de saint Louis et du vainqueur des Pyramides, la Porte envoyait en Syrie, avec des troupes nombreuses, son ministre des relations extérieures, Fuad-pacha, investi du titre de commissaire extraordinaire.

La répression et la garde du pays, en attendant qu'une commission européenne nommée à cet effet l'eût réorganisé, se partagea entre les Français et les Turcs. Les Français occupèrent et occupent encore les principaux points du Liban pour empêcher le retour des massacres. Les Turcs allèrent à Damas et se chargèrent partout des châtiments.

L'accomplissement de ces châtiments nous ne le jugerons pas. Nous constaterons seulement qu'Achmet-pacha et Osman-Bey ont seuls été exécutés avec quelques misérables pris dans la lie de la populace damasquine; mais que tous les autres grands coupables nommés dans le cours de notre récit, Khourchid-pacha,

Achmet-effendi, Taher-pacha, Noury-Bey, Abdoul-Selam, Ali-Saheb, Abdallah-el-Halébi parmi les musulmans, Saïd-bey Djemblat, Kassim-Bey, Kattar-Bey, Ismaïl-el-Atrasch parmi les Druses, vivent encore et n'ont pas reçu le salaire de leurs forfaits.

Nos troupes formées en colonnes mobiles ont été chercher les Druses dans leurs districts du Liban. Prévenus à temps ils avaient fui dans le Djebel-Haouran et nulle part on ne les a rencontrés.

Il a donc fallu pour les soldats français se contenter d'un simple rôle d'occupation. Du moins leur séjour a été utilisé pour une œuvre d'humanité. Avec le dévouement qu'ils ont témoigné dans tous les pays où ils ont porté leurs armes, ils ont relevé à Déir-el-Kamar, à Zahleh, et sur bien d'autres points encore, les maisons incendiées.

La charité européenne a prodigué ses aumônes aux victimes des catastrophes de la Syrie. La France seule a donné près de 3 millions et le total des secours recueillis dans le monde civilisé peut être évalué à 6 millions. Jamais peut-être plus beau mouvement de charité ne s'est produit dans notre siècle. Mais qu'étaient ces sommes pour réparer les

désastres qui avaient été accomplis? Qu'étaient-elles même pour sauver de la détresse plus de 80 000 malheureux qui bivaquaient sans pain, sans vêtements et sans asile dans le Kesraouan, à Beyrouth, à Sayda et à Sour? Aussi la faim, la misère, les privations de toute nature ont-elles dans cette foule moissonné bien des victimes. Les maladies épidémiques s'y sont jointes. Après les martyrs immolés dans les congrégations religieuses européennes à Zahleh et à Damas, on a vu le R. P. Leroy, supérieur des lazaristes de Damas, expirer de douleur en arrivant à Antoura, le R. P. Rousseau de la Compagnie de Jésus et la sœur Rose, supérieure des sœurs de Saint-Joseph, mourir du typhus à Sayda en soignant les malades.

Le nombre des morts par la misère et les maladies depuis le moment de la cessation des massacres est de 30 000. En ajoutant ce nombre à celui des victimes tombées sous le fer à Damas et dans le Liban, c'est 46 300 vies humaines qu'a sacrifiées en Syrie dans le cours de moins d'un an le fanatisme des musulmans et des Druses.

Et ce fanatisme n'est pas satisfait! Il a au contraire redoublé.

Tout montre que des dangers plus effroyables encore sont suspendus au-dessus de la tête des chrétiens de la Syrie. Druses et musulmans se préparent à de nouveaux carnages. Déjà, partout où ne sont pas les cantonnements de nos troupes les meurtres individuels se multiplient d'une manière sinistre ; on en compte plus de 400 depuis le début de l'occupation. Déjà cet hiver, quand les neiges couvrant les cimes du Liban ont interrompu la communication entre Beyrouth et Damas, les Druses, descendus par bandes des rochers escarpés du Haouran, ont ravagé les villages chrétiens des environs de cette dernière ville.

On peut donc le dire, le jour où le drapeau tricolore cessera de flotter dans la montagne biblique, la croix sera déracinée de cette terre où elle demeure debout depuis dix-huit siècles, arrosée du sang des martyrs, en dépit de toutes les invasions et de toutes les conquêtes.



TABLE.

Paris.—Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

